

Alain Pecunia

**Le Prix
du
meilleur scénario**

LE PRIX DU MEILLEUR SCÉNARIO

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Cheminements

Collection « Une mémoire »

Les Ombres ardentes – Un Français de 17 ans dans les prisons franquistes

Collection « Chemin noir »

*Un vague arrière-goût
Le Sanglot de Satan*

Collection « Roman »

Le Dernier Maquisard

E-books téléchargeables sur lulu.com

« Littérature et fictions »

*Jeux d'enfants
Louise
La Fatwa*

« Poésie »

Entomologie (I) Poèmes du siècle passé

Alain Pecunia

Le Prix du meilleur scénario

Flash noir

Blog de l'auteur

<http://noirexpress.blogspot.com>

© Alain Pecunia, 2007.
Tous droits réservés.

1

Je n'arrivais pas à me sortir de ce foutu scénario. Trois fois que je le reprenais.

L'intérieur d'une maison isolée. Au libre choix de mon réalisateur, le grand Claude Duchaut. Ce pouvait être aussi bien une ferme à la campagne ou une villa de bord de mer, si possible de caractère et au surplomb d'une falaise dans ce second cas.

La résidence secondaire d'un couple sur la fin de la trentaine.

Un week-end prolongé du mois de mai. Ils sont présents.

Le mec est un compositeur renommé de musique de films. Mais il est aveugle de naissance ou par accident. Pas d'importance. Il faut seulement qu'il soit suffisamment beau gosse pour que les spectatrices zappent sur son infirmité ou n'y voient qu'un élément de charme supplémentaire.

La femme est une grande blonde bien en chair – mais pas trop quand même car le film doit sortir en salles au mois de mai prochain, et mai c'est le mois où le matraquage médias

des régimes amincissants pour l'été commence à battre son plein.

Ils sont mariés depuis une bonne dizaine d'années. Elle a d'abord été son agent artistique avant de l'épouser. Elle continue de gérer sa carrière.

Fin d'après-midi. Ils sont assis autour d'une table – sur la terrasse si villa, pelouse si ferme – surmontée d'un parasol.

La femme boit un thé, le mec un whisky ou un gin fizz.

Moment de détente. Ça dégouline de bien-être et de satisfaction car ils ont tout pour être heureux et le tiroir-caisse déborde. Avec élégance.

L'idéal serait que l'acteur jouant l'aveugle ressemble à BHL ou Beigbeder. Le rôle de la femme étant nécessairement tenu par Arielle Dombasle (revoir le côté bien en chair plus haut – il n'est pas évident qu'Arielle accepte une cure d'engraissement –, ou prendre Adjani).

Grand silence (campagne : on n'entend ni tracteur, ni tronçonneuse et aucun chant d'oiseau ; mer : pas un cri de mouette, aucune corne de brume ni le moindre ressac).

LA FEMME : C'est curieux. (*Version campagne* :) On dirait que la nature est comme endormie tant tout est soudainement silencieux. Tous les oiseaux se sont tus. (*Version mer* :) On se croirait à la campagne tant tout est soudainement silencieux. Pas un cri de mouette, aucun bruit de ressac, aucune corne de brume.

L'HOMME (*prenant une voix rauque*) : La mort rôde...

LA FEMME (*haussant les épaules*) : Tu ne me fais pas peur.

Mais le doute s'insinue, matérialisé (version mer) par un bref cri de mouette ou (version campagne) par le cri d'alerte d'un merle. Puis le silence retombe.

Surtout, ils se souviennent qu'un crime horrible a eu lieu la semaine précédente dans la région. Toute une famille massacrée à l'arme blanche dans une villa (version mer) ou une ferme isolée (version campagne). La mère, le père, les trois enfants de treize, huit et deux ans, plus un couple d'amis en visite avec leur chien. Les deux femmes et les deux fillettes (les deux aînées des enfants) ayant été violées auparavant, pendant ou après (les versions divergeaient vu l'état des lieux et des corps). Crime satanique ou tuerie de déjantés drogués.

La femme frissonne.

L'aveugle tend l'oreille.

Tous deux sont inquiets. C'est normal car les criminels n'ont pas été arrêtés et encore moins identifiés.

Ils décident de se replier à l'intérieur de la villa (version mer) ou de la ferme (version campagne).

Soudain, tous les bruits habituels resurgissent. Tracteur, tronçonneuse, chant des oiseaux (version campagne). Cris des mouettes, bruit du ressac, corne de brume (version mer).

Soulagement de l'homme et de la femme.

Mais un grand vent se lève (dans les deux versions).

La femme regarde l'homme à la dérobée.

Comment faire face à une bande de cinglés avec un infirme à ses côtés ?

Assurément, c'est un sacré handicap. Mais elle est une femme d'initiative qui a toujours su faire face.

Il n'est que dix-huit heures et le ciel s'est terriblement obscurci. La femme, qui a pris sa décision, entreprend de

fermer tous les volets et toutes les portes de la villa (version mer) ou de la fermette (version campagne).

Elle installe son mari dans un fauteuil près du poste fixe (elle ne peut pas lui laisser son portable car elle risque d'en avoir besoin et, de toute façon, ses touches ne sont pas adaptées au déchiffrement tactile).

LA FEMME : Tu restes là et tu ne bouges pas. Je ne serai pas longue. Si tu n'allumes pas de lumière (*ce n'est pas une stupidité de la part de la femme car elle sait que son aveugle de mari déteste l'idée que la pièce où il se trouve puisse être dans le noir – c'est comme ça et les non-voyants ont le droit d'avoir leurs propres phobies comme tout le monde*), on croira la maison inhabitée.

L'homme est tendu mais il se tait. Elle le rassure.

LA FEMME : Ici, tu ne crains rien (sous-entendu : c'est moi qui vais courir des risques pour toi). Dans vingt minutes, je reviendrai avec Mathias. Je serai plus tranquille s'il passe la nuit avec nous.

Mathias, c'est le berger allemand du jardinier qui habite à dix minutes en voiture mais qu'elle ne peut appeler au téléphone car il y a belle lurette que sa ligne a été coupée car il refuse de payer son abonnement téléphonique.

L'homme acquiesce d'un hochement de tête.

Il a confiance. Sa femme prend toujours les bonnes décisions.

La femme se dirige vers la porte.

LA FEMME : Je t'enferme. Mais, surtout, reste assis et ne te mets pas au piano...

L'homme a un mouvement d'agacement. Il n'est quand même pas un môme !

La femme sort en haussant les épaules.

L'homme, immobile, entend la voiture démarrer.

Il soupire. Il n'a plus qu'à attendre.

Le ciel est bas et de plus en plus noir. Une petite pluie fine s'est mise à tomber. On voit la voiture s'éloigner phares allumés et essuie-glace en mouvement.

Lourd silence dans la villa (version mer) ou la ferme (version campagne).

Le temps passe.

L'homme effleure des doigts sa montre spéciale.

Les vingt minutes sont écoulées. Il n'est pas encore inquiet. Mais il ne cesse d'effleurer le cadran de la montre. L'anxiété le gagne. Il pose sa main sur le combiné téléphonique.

Travelling depuis la barrière de la villa (version mer) ou de la ferme (version campagne) sur le chemin de terre. Une centaine de mètres. Gros plan sur la voiture de la femme arrêtée tous feux allumés, moteur en marche et essuie-glace en action. Les deux portières avant sont ouvertes. Le téléphone portable gît sur le siège passager.

Retour sur l'aveugle assis dans son fauteuil raide comme un piquet, le combiné contre son oreille.

Il est comme tétanisé.

Gros plan sur le fil téléphonique extérieur qui pendouille, sectionné.

Gros plan sur le visage de l'aveugle.

Bruits extérieurs. Chuchotements puis éclats de voix.

C'est là que je bute dans mon scénario. Claude est d'accord pour qu'on revienne en flash-back sur un homme qui se dresse au milieu du chemin et qui force la femme à stopper, ses deux acolytes se précipitant chacun sur une des portières avant pour extirper de force la conductrice de son véhicule. Il trouve même superbe la scène du viol sauvage sous la pluie et sublime ce coutelas qui, ensuite, se dresse ensuite ensanglanté dans la lueur des phares après avoir plongé à plusieurs reprises – au rythme des balais des essuie-glace – dans le corps de la femme que l'on devine.

J'en suis moi-même très fier. J'imagine déjà la caméra balayant lentement ce corps nu aux cuisses ouvertes, aux multiples entailles et recouvert d'un linceul composé de mille et une gouttelettes de pluie. Surtout au niveau du pubis, telles des gouttes de rosée sur un gazon.

C'est poétiquement génial. Claude en convient.

Mais il refuse absolument ma scène du massacre de l'aveugle par ces trois énergumènes surgis de nulle part tels les cavaliers de l'Apocalypse (au fait, combien étaient-ils ceux-là ? À vérifier auprès de la documentaliste de la production). Il craint d'avoir les associations de non-voyants sur le dos. Pourtant, je trouvais ça génial et super angoissant. La porte ou un volet défoncé à la hache. Puis les mecs qui surgissent hilares et se mettent à terroriser l'aveugle sans défense. En faisant des pauses pour faire durer – la production veut un cent quatre minutes – et tenir en haleine le spectateur. Vont-ils l'achever ou l'abandonner agonisant ?

Je ne vois pas en quoi ce serait « trop gore », comme il dit. Mais Claude tient à une fin positive où les méchants

seraient punis – là, je le soupçonne de vouloir conquérir le marché américain en marchant sur leurs plates-bandes. Ça peut être un choix. Mais, alors, il faut abandonner l'exception culturelle française. Le spectateur hexagonal n'a rien de commun avec son homologue outre-Atlantique. Le nôtre, il n'est ni angélique ni confit en dévotion. Le faiblard qui se transforme en ange exterminateur bushien, c'est pas son credo.

Mais, bon, il faut que je transforme mon compositeur aveugle au look béhélien ou beigbedérien en Rambo.

Dans ce cas, il vaudrait mieux prendre Jean-Claude Van Damme ou Christophe Lambert pour interpréter le rôle.

Ce qui remettrait en cause ce qui précède. Car ce n'est pas eux, même aveugles, qui auraient laissé leur tendre moitié aller se jeter seule dans la gueule du loup. Ou alors, ils auraient surgi de l'obscurité au moment critique pour la sauver des méchants et les occire à coups de canne blanche.

Putain ! je tiens mon idée !

Le mec, mon compositeur aveugle, il est aussi fragile que BHL, mais, grâce à son sixième sens, il manie la canne blanche, qui se révèle être une canne-épée, avec la dextérité d'un Lagardère et élimine un à un ses agresseurs.

Là, je tiens mon héros positif. Ça colle.

De toute façon, après *Harry Potter* et *Le Seigneur des anneaux*, plus c'est improbable, plus ça prend.

Par contre, ce qui ne colle plus du tout, c'est le viol et l'assassinat de sa femme. Le public conserve un zeste de sens critique malgré tout.

Comment le spectateur – et surtout la spectatrice lambda – pourrait-il adhérer à un mec qui sauve sa peau mais a laissé périr celle qui, par amour, est partie au-devant du danger ?

D'accord, elle l'ignorait et, d'autre part, elle n'a pas hésité à le laisser seul.

Et lui ignore également le sort de sa femme.

Cela pourrait d'ailleurs faire une fin superbe et me permettre de retomber sur mes pieds.

Une fois occis ses trois agresseurs, il fonce dans la nuit et sous la pluie – en trébuchant maladroitement et en agitant sa canne devant lui – sur le chemin.

Là, dans la salle, ça se met à chialer ou renifler d'émotion.

Surtout s'il se casse la gueule dans la boue du chemin et se relève chaque fois désespérément pitoyable, trempé et le visage dégoulinant de gouttelettes de pluie telles des larmes.

Et, cerise sur le gâteau, se guidant au bruit du moteur toujours en marche de la voiture, il tombe une dernière fois, à genoux, comme par hasard, devant le corps de sa femme.

Il ne l'a pas vu mais on devine qu'il le sent intuitivement.

Il est hagard. Mais il ne faut surtout pas montrer le corps de sa femme – on l'aura suffisamment vu auparavant. Juste le mec à genoux, à une cinquantaine de centimètres des pieds de la femme que l'on n'aperçoit que jusqu'aux chevilles.

Et clap final ! Il faut rester pudique dans le malheur qui accable ce compositeur qui avait tout pour être heureux.

C'est incroyable comme je le sens ce film. Sûr que *Télérama* nous encensera et qu'il sera sélectionné pour Cannes.

Le prix du meilleur scénario...

2

- Chéri ?
- Mmmm.
- T’as terminé ?
- Mmmm.

La mezzanine, c’est mon domaine. À la fois mon havre de paix et mon bureau.

Je préfère rester dans le vague et faire croire à Carole que je n’ai pas terminé. Sinon, elle va m’embaucher pour passer la tondeuse ou désherber je ne sais quoi.

Mais, au bout de quinze ans de vie commune, elle lit en moi comme à livre ouvert. Peut-être même dès l’instant de notre rencontre.

- Tu as réussi à reprendre ton scénario ?
- Mmmm.
- T’es content de toi ?

Elle sait toucher la fibre sensible.

- J’ai encore besoin d’une petite heure pour peaufiner.

– Tu ne veux pas faire une pause avant le dîner et terminer après ? Comme ça, ça aura eu le temps de décanter.

Bon, je préfère céder. Sinon, elle va me faire perdre une heure à me parler de ma santé, des risques du surmenage, de la tabagie et de la sédentarité conjugués.

– Tu pourrais peut-être en profiter pour élaguer les branches du chemin. Ça te ferait faire un peu d'exercice.

Je sauvegarde mon travail sur l'ordinateur et le mets ostensiblement en veille pour qu'elle comprenne que je dois m'y remettre après le dîner.

– Tu te souviens que Laure nous a invités samedi soir à dîner ?

Laure et Gaëtan Lucas sont nos amis les plus proches – géographiquement parlant, puisqu'ils habitent à huit cents mètres de chez nous, une ferme en L qu'ils retapent à leurs moments perdus.

Ils ont le même âge que Carole et moi, entre trente-cinq et quarante, et sont des adeptes du télétravail. Ils se sont installés dans cette campagne normande entre Risle et Charentonne quasiment en même temps que nous. Il y a bientôt cinq ans. Ils revenaient d'un séjour en Afrique.

Ils ont trois enfants. Marjorie, treize ans, Maguelonne, huit, et Gaël, deux ans.

Laure bosse à mi-temps pour un organisme parapublic et Gaëtan conçoit des logiciels.

Ils sont supportables mais ont un côté écolo militant qui m'énerve. Et Laure interdit que l'on fume chez elle.

Nous nous recevons régulièrement. Trop à mon goût car ça en devient presque systématique. Et la création ça ne se commande pas et ça ne connaît pas les samedi-dimanche ni la rtt.

– Je préférerais que l'on passe ce week-end ensemble, dis-je hypocritement.

– Mais il y aura les Camus !

Raison de plus. Les Camus sont charmants au point qu'ils finissent par en être chiants.

Eux, ils sont entrés dans la quarantaine. Ils n'ont pas de mômes mais un chien. Un labrador, Liseron. Bien nommé car aussi envahissant que la plante et toujours à réclamer des caresses en bavant sur mes mocassins.

Ils habitent Évreux et sont tous deux informaticiens. Eux aussi ont séjourné en Afrique. Les deux couples se sont d'ailleurs connus là-bas – ou ils se connaissaient avant, je ne sais plus – et Gaëtan bossent pour leur boîte.

Ils viennent passer un week-end de temps à autre et, si nous sommes invités – ou devons les inviter –, je suis sûr de passer une mauvaise soirée car ils n'auront de cesse de parler boutique entre eux. Matos et logiciels

Moi, je n'ai jamais rien compris à l'informatique. Mon ordinateur, c'est une machine à écrire intelligente et le courrier électronique, c'est génial et très pratique – à condition que le destinataire prenne la peine d'y répondre. C'est tout.

Mais je dois reconnaître que, parfois, je passe une bonne soirée. Quand ils s'intéressent à mes scénarios.

Enfin, pas tout à fait. S'ils ont la politesse de s'en enquérir, ce qui les branche surtout, c'est de me faire plancher sur des idées de crimes. Mais c'est toujours des crimes terroristes. Quasiment une obsession chez eux. D'accord, c'est stimulant en tant qu'exercice, mais le crime de masse, ce n'est pas tellement ma partie. Ce que j'aime, moi, c'est le petit crime bien ficelé à la Simenon. En général, car je n'ai pas toujours le choix et je suis bien

obligé d'accepter tout ce qu'on me propose. Comme pour mon dernier scénar.

C'est curieux, les scientifiques. Ils semblent tout lisses à la surface et, en fait, ils sont vachement tordus.

C'est peut-être leur façon à eux de décompresser.

– Tu pourrais faire un effort.

– Vas-y si tu veux, mais, moi, j'ai du boulot.

– Je croyais que tu voulais qu'on passe un week-end en amoureux !

– Si tu y vas, je bosserai. Si tu restes avec moi, nous passerons une soirée d'amoureux.

Carole hésite entre faire la gueule ou bouder. Mais je n'ai jamais vu la différence au final.

– D'accord, tranche-t-elle, mais je promets à Laure que nous irons chez eux le samedi suivant.

– Mmmm.

Il m'arrive d'être de mauvaise foi et de refuser tout effort. Mais je sais faire des concessions.

En fin de compte, je ne sais pas pourquoi j'ai refusé cette soirée. Laure et Suzanne redoublent toujours de coquetterie à mon égard et j'aime bien ce petit jeu de séduction sans conséquence que l'on nomme avec raison marivaudage.

Mais, cette fois-ci, je ne le sens pas, quelque chose me retient, et, moi, je suis avant tout, comme tout créateur, un sensitif.

3

C'était un samedi pluvieux – le crachin normand n'est pas un vain mot – et nous avons passé la soirée autour du feu à nous écouter mutuellement.

Cela fait toujours partie de nos préliminaires amoureux.

Carole est tout émoustillée par mon dernier scénario. Elle le trouve *gé-nial*.

En ce qui me concerne, je suis lucide. J'en vois ses limites et, tout compte fait, je ne suis plus sûr de décrocher la palme du meilleur scénar au prochain Festival. Il n'est pas assez tendance. Mes deux personnages principaux sont riches et ont tout pour être heureux. J'aurais peut-être dû le situer dans le 9-3. Un couple de rmistes tirant le diable par la queue et avec des moufflets. En gardant le mari aveugle – un accident du travail. Au noir, sinon il aurait une pension et ils ne seraient pas dans la dèche.

Bien sûr, un Français de souche aurait fait un procès à son employeur au noir. Pour plus de crédibilité, ce devrait être un couple d'immigrés. Le pauvre type, il est employé par un

négrier. Il se rebelle contre ses conditions de travail et reçoit un jet d'acide dans les yeux en guise d'avertissement définitif. Et le négrier le menace de s'en prendre à ses gosses s'il porte plainte. Mais le mec persiste. Alors l'autre salaud envoie ses gros bras.

Là, je me perds. Je ne sais pas faire dans le misérabilisme. Je n'ai jamais foutu les pieds dans une banlieue. Et le mec il peut pas avoir la gueule de BHL. Le rôle de sa femme ne peut pas être tenu non plus par Dombasle ou Adjani. Même pas Marceau ni Godrèche.

Il y a bien l'autre déjantée qui aurait la gueule de l'emploi. Mais encore faudrait-il que la production accepte le risque de la prendre sous contrat.

Si je tiens à Arielle Dombasle, c'est pas par fixette. C'est uniquement parce que Carole lui ressemble terriblement. En tout. Le port, l'allure, la voix, la taille, les mensurations – la poitrine et les hanches à quelques centimètres près –, la voix...

Le plus étrange, c'est que, moi, il paraît que je ressemble à BHL. Mais je suis un peu plus petit que lui et j'ai les cheveux frisés.

Les mauvaises langues de la profession disent que, si ressemblance il y a, c'est surtout à cause de mes chemises blanches.

Dans tous mes scénarios, je me base sur ce couple mythique – le nôtre, en quelque sorte, et c'est peut-être une façon pudique de nous dissimuler que de nous projeter à travers eux.

Bien sûr, au moment du casting, moi-BHL sommes plus souvent remplacés par Jugnot, Blanc et, dans le meilleur des cas, par Charles Gamblin.

Idem pour Carole-Dombasle qui fut même jouée dans *Amour, toujours* par Juliette Binoche.

C'était un remake très démarqué d'*Amélie Poulain* qui a marché moyennement.

Mon rêve secret, c'est que l'un de mes scénarios soit réellement interprété par BHL-Dombasle.

Mon autre rêve secret – très secret car Carole prendrait ça comme une pure trahison – c'est de n'écrire un scénario que pour Laëtitia Casta. Mais pas un truc sensuel. Plutôt un *Dialogue des Carmélites* contemporain traitant des féministes musulmanes et jouant sur l'érotisme du tchador.

Les anti-voile ont tout faux. Il n'y a rien de plus voluptueux que ce bout de tissu. C'est une invite à imaginer qu'il n'y en a pas là où il devrait y en avoir.

Ce serait un hymne à l'interpénétration de la croix et du croissant. À une réconciliation par la femme-foi.

Évidemment sacrifiée au final – malheur à celle par qui le scandale arrive qui doit évidemment périr tel Jésus, ce Juif scandaleux –, avec un grand parallèle par superposition du bûcher moyenâgeux, de la guillotine révolutionnaire et de la lapidation contemporaine.

Ce scénar, je le sens, je le vois. Il serait pour Besson.

Mais je suis conscient de la difficulté d'une telle entreprise. Elle se heurterait immédiatement aux idées reçues et aux pas-d'idées tout court.

Il n'y a pas que le libéralisme qui se mondialise. Il y a aussi l'obscurantisme. L'Internationale du XXI^e siècle...

– C'est le feu qui t'endort ou t'as plus envie de baiser ?

Pourquoi ai-je sursauté comme si j'étais fautif ?
Mais j'adore ce rire de gorge de Carole.
C'est l'invite sexuelle de ma femelle, il m'émoustille et je
réponds toujours présent.
Sauf exception.

4

Le dimanche fut un dimanche pluvieux sans histoire et nous en avons profité pour cocooner en écoutant nos CD préférés. Ne mettant le nez dehors que pour aller chercher du bois sec dans la remise, un vieux hangar vermoulu qui nous sert également de garage et qu'il va falloir nous décider à consolider si nous ne voulons pas le voir s'écrouler à la prochaine tempête.

Ne rien faire de la journée m'a fait un bien terrible. J'avais vraiment besoin de décompresser et de recharger les accus après ces quinze jours de travail intense. Et ce n'est pas Carole qui allait s'en plaindre. J'étais enfin disponible et je lui consacrais réellement un vrai week-end entier d'amoureux.

Nous avons même ouvert une bouteille de champagne que nous avons entamée sous la couette en « jouant ». Nous souvenant avec émotion qu'au début de notre rencontre, alors que nous étions l'un et l'autre fauchés, la crème

Chantilly en bombe remplaçait le champagne dans nos jeux amoureux.

Carole l'a regretté. Ça nous rendait plus fous, a-t-elle prétendu.

J'ai compris le message. Et j'en profiterai pour lui proposer mon petit fantasme, faire ça au caviar. Avec essai aux œufs de lump si elle estime que ce serait du gâchis vu le prix de l'œuf caspien.

Mais – je ne sais pas si c'est à cause du champagne ou de ses trois orgasmes du week-end – la soirée s'est achevée sur une grande crise d'angoisse de Carole. Avec larmes et mauvais pressentiments. Comme ça, sans rime ni raison. De mon point de vue, car, pour Carole, c'est signe qu'il y a eu une mort. Parfois il y a, parfois il n'y a pas. Mais il est inutile de le lui rappeler en ces instants-ci.

De toute façon, à la campagne, la mort est à chaque instant à la fois proche et présente autour de soi. Toutes les bestioles ne cessent de s'entre-bouffer des petites aux grandes, qu'elles soient à plume, à poil ou de simples insectes. De jour comme de nuit. Et, à leur échelle, leurs ravages sont bien plus importants que les nôtres.

C'est dire si les âmes sensibles ont de quoi s'angoisser.

Moi, ça me fout les boules chaque fois que Carole a ses pressentiments. C'est toujours peu avant d'aller se coucher et c'est comme si c'était contagieux. Je suis sûr de passer deux bonnes heures à guetter les bruits et craquements de la maison avant de pouvoir enfin trouver le sommeil. Alors que Carole, blottie dans mes bras, se sera endormie du sommeil du juste.

Le lundi, j'ai été réveillé peu avant le lever du soleil par le tintamarre symphonique des oiseaux. Parmi eux, comme parmi les humains, il y a les gracieux, les enchanteurs, d'un côté, les grosses caisses, les cymbales et les crincrins de l'autre. En contrepartie, c'était l'annonce d'une belle journée et je me suis levé pour aller le vérifier par moi-même, en en profitant pour pisser sur le gazon.

J'adore cette fraîcheur de l'aube qui vous saisit dès le pied dehors. À chaque fois, à poil, ça me fait l'effet d'une douche. Et, si je vivais seul, ce serait ma seule ablution de la journée.

Mais Carole nourrit un point de vue très contraignant de l'hygiène qu'elle s'est toujours efforcée de me faire partager. Avec plus ou moins de succès.

Vers la mi-mai, tout est en feuilles. C'est touffu et généreux comme *L'Origine du monde* de Courbet. La nature est vierge et sa chair est laiteuse tel le sein de *La Vierge à l'enfant*. Laiteuse et généreuse à l'excès.

Vert laiteux, puisque c'est la Normandie.

Parfois une légère brume de chaleur. Une fumerolle.

Puis je me précipite sous la couette à demi transi de froid et je me rendors jusqu'à ce que Carole se réveille et décide de prendre le petit déjeuner en main.

Le bonheur intégral et quasi infantile à rester là muché sous ma couette jusqu'à ce qu'elle ait dressé la table et m'appelle.

– Chéri...

À chaque fois, mes souvenirs enfantins me sautent à la mémoire. Temps lointains, fugitivement ressuscités, où l'on vivait au sein d'un cocon protecteur. Rien ne pouvant nous arriver puisque l'aïeule était présente, la mère aimante – nos deux couches protectrices contre la mort et gages de vie.

– Chéri...

Au deuxième « chéri », Carole allume toujours, machinalement le transistor de la salle à manger. Dernier élément du rituel matinal avant que je ne me décide à me lever.

– Chéri... Ah !...

Ce « Ah ! » matinal de Carole, je le reconnaîtrais entre mille par son intonation.

Une pauvre araignée du matin chagrin a eu le malheur de se trouver dans son champ de vision.

Moi, les araignées, je les aime bien. Elles me réjouissent en rétablissant, momentanément, la juste hiérarchie naturelle des sexes. Je veux dire celle qui était en vigueur lorsque nous n'étions que des bêtes.

Mais le « Ah ! » de Carole va crescendo et se transforme en ululement de mauvais augure.

Aurait-elle découvert une souris prise au piège d'une toile d'araignée ?

– Fabien ! Fabien ! Vite ! Lève-toi, nom de Dieu !...

Ce qui signifie qu'il y a panique et urgence. Que le preux chevalier que je suis censé être est prié de la ramener dare-dare pour raccommoder les bobos de l'univers familial.

– C'est horrible !

Carole part en pleurs sur le « ble » qui se transforme en un interminable « bêêêê » de crécelle qui me crispe les nerfs.

Je sens que la matinée va être foutue et que j'ai intérêt à éviter les « c'est rien », « ne t'en fais pas » et autres « ce n'est que ça ».

Je découvre ma Carole affalée contre le réfrigérateur, le cul à même la tommette, le visage humide et le regard rempli d'une frayeur indicible.

Le transistor gît entre ses cuisses et crachote la météo du jour.

Le cas est grave. Je me sens absolument désespéré.

Je ne suis pas toubib.

– Ma chérie... mon amour...

Elle lève à peine son visage vers moi et ses larmes redoublent.

Je m'agenouille et prends ses deux mains dans les miennes.

– Ma chérie...

– Tous... tous... quelle horreur...

Elle hoquette. Inintelligible. Face à son profond désarroi, je scanne vite fait ma mémoire à la recherche d'une éventuelle cause. Aucun de nos proches ni ses parents ne devaient prendre l'avion. Les présidentielles de 2007 sont encore loin. Reste l'usage de l'arme nucléaire.

Qui a morflé ?

Je me reprends. Je suis incorrigible. Il y a nécessairement une raison rationnelle à un tel malheur.

Je compatis. Je l'aide à se relever pour qu'elle n'attrape pas la crève à rester ainsi sur le carrelage.

À présent elle sanglote à chaudes larmes contre mon épaule.

Je compatis, mais ça commence à m'énerver. Elle pourrait s'expliquer, quand même !

– Mais qu'est-ce qui se passe ? je demande en m'écartant et en la secouant par les épaules.

Elle se laisse ballotter comme une poupée de chiffon en dodelinant du chef et en continuant de chialer.

Qu'est-ce que ça m'énerve, putain ! Je ne sais pas lire dans les larmes.

Soudain, elle se fige et dégage avec rudesse mes mains de ses épaules.

– C’est incroyable comme tu peux être inhumain !

Qu’ai-je fait ?

– Ils sont tous morts ! elle lâche en désignant le transistor, tache noire sur les tommettes.

– Mais qui ?

– Eux, qui veux-tu que ce soient ! Tous ! Même les petites...

Je commence à entrevoir, mais toute une partie de mon cerveau se refuse à aller plus loin. Il bloque l’arrivée de l’info, la censurant rageusement.

Je me sens blêmir et je n’ai pas du tout envie, moi non plus, d’en savoir plus.

La voix de Carole me parvient après avoir franchi plusieurs couches d’ouate, lange protecteur mais illusoire.

– Ils ont tous été massacrés dans la nuit de samedi à dimanche... pendant qu’on dormait... Tu te rends compte, pendant qu’on dormait !

Carole revire hystéro et se met à me marteler la poitrine de ses poings.

– C’est de notre faute ! C’est de ta faute ! hurle-t-elle. C’est de ta faute !

– Comment ça ? je proteste, indigné.

– Oui, de ta faute, sale égoïste... Si on avait été là-bas avec eux, ce serait peut-être pas arrivé !

– On y serait passés nous aussi, oui ! je m’insurge en tentant de saisir les poignets de Carole pour qu’elle cesse de me tambouriner le torse.

– Mais quel égoïste tu fais de ne penser toujours qu’à toi ! T’en es pitoyable, mon pauvre chéri...

– Réfléchis, nous n’aurions rien pu empêcher...

– Je te dis que si !

Je refusais d'avoir tort et elle voulait que j'admette qu'elle avait raison.

Cela aurait pu continuer longtemps comme ça. Quand Gisèle, la plus proche voisine des Lucas, a débarqué.

– Vous êtes au courant ?

5

Gisèle est toute sèche et à moitié cassée en deux. Elle a le visage chafouin et un regard d'oiseau de mauvais augure. Mais, ici, tout le monde la surnomme « la Fouine » car elle trotte d'un petit pas rapide malgré ses quatre-vingt-sept ans et ne cesse de fureter dans la vie des autres.

Pour moi, elle me fait l'effet d'un épouvantail démantelé par une tempête.

– Vous êtes au courant ?

Elle est surprise que nous le soyons et donc déçue. Mais, si nous avons écouté la radio, c'est normal que nous sachions.

– C'est d'ailleurs moi qui les ai prévenus ! se rengorge-t-elle.

Gisèle est en quelque sorte le localier bénévole de France Bleu Haute-Normandie.

Ici, chacun sait qu'elle les appelle pour un oui, pour un non au moindre fait divers. Naissance, mort, baptême, mariage, divorce, foire à tout, vide-grenier, kermesse de

l'école, repas-loto-sortie des vieux, péripéties électorales, vol de poules, chat abandonné, feu de grange...

Elle appelle aussi le fisc et la gendarmerie tout aussi régulièrement. Ne rate jamais une permanence du maire.

C'est dire si c'est à la fois une emmerdeuse et une nuisance. Que chacun craint plus ou moins selon ses propres rapports avec la légalité. Tout en respectant cette vieille bique pour les mêmes raisons.

Gisèle nous raconte qu'elle a passé comme d'habitude le week-end à Orbec chez sa fille et son gendre.

Celui-ci est transporteur et, chaque vendredi soir, il la prend au passage et la redépose le lundi vers cinq heures du matin quand il reprend la route pour la semaine.

Ce matin, tandis que son gendre était en train de l'aider de descendre du camion, son corniaud – c'est ainsi qu'elle appelle son chien au pedigree intraçable – s'est échappé et a couru vers la ferme des « Parisiens ».

– Je me suis dit qu'il avait bien le droit de courir un peu et qu'il irait sûrement faire son tour jusqu'à chez vous. Mais pas du tout ! Je l'ai vu rappliquer ventre à terre et tout terrorisé à peine que je mettais ma clé dans la serrure. Couinant comme s'il s'était pris les roubignoles dans un barbelé. Mais, vu qu'il n'avait aucune blessure, je me suis dit qu'il avait plutôt dû voir le Diable. Alors – vous me connaissez, hein ! c'est pas à mon âge que je vais commencer à craindre quoi que ce soit, ni Diable ni Dieu –, j'ai pris le bâton qui est toujours à côté de ma porte et j'ai été voir par moi-même pour me rendre compte de ce qui avait terrorisé mon corniaud.

Gisèle s'interrompt brusquement et se tourne vers la cafetière à laquelle nous n'avons pas touché.

– J’en prendrais bien un peu avant de continuer. Et vous feriez bien d’en faire autant pour ce que j’ai à vous dire après.

Carole et moi, dans un état quasi somnambulique, nous sortons trois tasses à déjeuner, le sucrier et trois cuillères.

Mais Gisèle ne veut pas prendre le café debout dans la cuisine. Elle s’est dirigée d’office avec sa tasse vers la table du salon.

– Vous feriez bien de vous asseoir aussi, elle dit en prenant place dans mon fauteuil habituel.

Elle boit trois petites gorgées en grimaçant car le café est trop chaud pour elle.

– Vous auriez pas un peu de saucisson ou de pâté ? Moi, j’ai une petite faim. J’ai pas encore eu le temps de prendre mon petit déjeuner avec tout ça et, moi, les émotions ça m’a toujours creusée.

Carole est retournée dans la cuisine sans un mot. En traînant les pieds, comme si elle n’était pas pressée de connaître la suite, qu’elle a déjà entendue à la radio au flash de neuf heures.

Moi non plus, je ne suis pas pressé. Je commence tout juste à réaliser que le malheur a frappé nos amis. Au hasard. Comme il aurait pu nous choisir nous.

J’en frissonne.

Carole reste debout à contempler la mastication lente et assidue de « la Fouine », attaquant le saucisson de ses petites dents pointues, avec une réelle délectation.

Je comprends tout à coup le secret de la longévité de cette frêle bonne femme. Elle est en phase avec la nature. Sans état d’âme superflu.

– Bon, ben, dit-elle en essuyant ses minces lèvres d’un revers de la main, quand je suis arrivée dans la cour des

« Parisiens », je n'ai rien vu d'anormal. Juste leurs deux voitures et celle de leurs amis d'Évreux qui repartent souvent le lundi matin vers sept heures quand ils viennent passer le week-end. Pour vous dire, j'ai même failli rebrousser chemin en me disant que mon corniaud avait dû rencontrer un chat – il a peur des chats, celui-là !

Gisèle prend son temps pour terminer sa tasse de café et fait signe de la tête à Carole qu'elle en reprendrait bien.

Nous, nous n'avons pas encore touché nos tasses.

– Donc, j'allais rebrousser chemin, mais j'ai trouvé bizarre que le chien des gens d'Évreux – leur labrador, celui qui n'a pas un nom de chien mais de plante que je ne me souviens jamais, mais un chien c'est un chien, ça n'a pas besoin de nom... Donc, leur chien, il a pas aboyé. Remarquez, c'est un chien de ville. C'est pas comme les nôtres qui aboient pour un oui ou un non, comme mon corniaud... Alors je me suis rapprochée et c'est là, derrière les voitures, que j'ai aperçu la tête du chien, mais elle était toute seule, le corps, lui, il était trois mètres plus loin...

« La Fouine » incline la tête sur le côté pour mieux nous regarder par en dessous.

– Vous vous rendez compte ! La tête d'un côté et le corps de l'autre. Alors je me suis dit que le reste devait être à l'avenant. Bien sûr, d'autres que moi auraient vite rebroussé chemin et auraient appelé les gendarmes. Mais vous me connaissez, hein ! c'est pas moi qui ai peur de la mort – c'est plutôt elle qui me fuyait, ricane-t-elle. Donc je me suis dirigée vers la porte qui n'était même pas fermée. Je l'ai poussée et je suis passée devant la porte de la première pièce, celle de la chambre des petites, et alors !

La voix de Gisèle a subitement grimpé dans les aigus.

– Je n'en ai d'abord vu qu'un. Le monsieur d'Évreux. Puis sa dame. Les autres, ils étaient dans le salon et la chambre du haut... Un vrai carnage que je vous dis. Pire qu'un poulailler après le passage d'une fouine ! On se serait cru au Rwanda...

Carole est livide mais se tient raide les bras croisés.

– Pourquoi vous parlez du Rwanda ?

La question m'a échappé. Je suis conscient de sa stupidité.

– Ben, fait Gisèle en haussant les épaules, parce que c'était pareil qu'à la télévision. Ils étaient tous taillés et tranchés. Et moi je vous dis qu'ils ont fait ça pareil que les nègres de là-bas, à la machette !

– Et les petits ?

La fermeté de la voix de Carole me surprend.

– Ah ! vous devriez dire les petites, ma pauvre, dit Gisèle d'un air entendu. Violées qu'elles ont été, comme leur mère et son amie Suzanne. Je l'ai vu tout de suite. Tout ça c'est une affaire de sauvages, mais, comme je l'ai dit aux gendarmes, c'est curieux, parce qu'on n'a pas de nègres par ici. Enfin, pas des vrais. Les nôtres, ils sont français.

Je préfère couper court au verbiage de « la Fouine ».

– Qu'est-ce que vous avez fait ?

– Ni une ni deux. J'ai voulu appeler la radio. Mais leur téléphone était coupé, alors j'ai dû remonter jusqu'à chez moi pour les appeler, puis j'ai prévenu les gendarmes. Ils sont d'ailleurs là-bas depuis six heures et demie, mais ils se sont montrés désagréables avec moi. Soi-disant que je traîne dans leurs pattes et que je les gêne. Ils m'ont demandé de déguerpir – un comble vu que c'est moi qui les ai prévenus ! Mais je crois qu'ils sont jaloux parce que j'ai d'abord appelé la radio. Alors je me suis dit que je devais venir vous voir

pour vous prévenir vu que c'étaient vos amis et que vous ne saviez peut-être pas encore pour le malheur qui les a frappés.

– Pourquoi vous avez d'abord appelé la radio ?

– Pardi ! Avec les journalistes, on apprend des choses, tandis qu'avec les gendarmes on n'apprend jamais grand-chose...

Ça me semble un coin de bon sens au milieu de toute cette folie.

– Bon, c'est pas tout ça. Il faut que j'y aille. Il y a sûrement des journalistes de Paris et la télévision qui vont arriver et qui voudront recueillir mon témoignage. C'est quand même moi qui ai découvert le crime !

6

Carole et moi, nous nous sommes retrouvés profondément abattus après le départ de « la Fouine ». Osant à peine échanger un mot.

Comme nous n'avons pas la télévision chez nous, nous zappons entre les différentes radios que nous pouvons capter en attendant l'arrivée des gendarmes qui voudront sûrement nous entendre en tant qu'amis du couple.

Découverte macabre ce lundi matin à l'aube. Toute une famille massacrée à l'arme blanche à son domicile dans une paisible commune de l'Eure. La mère, le père, leurs trois enfants de treize, huit et deux ans, ainsi qu'un couple d'amis originaires d'Évreux venus passer le week-end avec eux. Des personnes sans histoire et honorablement connues. Pour les enquêteurs, il semble évident que ces crimes n'ont pu être l'œuvre d'un individu isolé. Ils n'excluent aucune piste à ce stade de l'enquête, mais, vu l'ampleur de la tuerie, celle d'un crime satanique ou perpétré par un

groupe d'individus sous l'emprise de stupéfiants semble privilégiée. Nous ne manquerons pas de vous donner de plus amples détails dans nos prochains bulletins.

Il n'y en eut pas et aucune radio ne mentionne que les femmes et les fillettes ont été violées. Pourtant, les révélations que Gisèle nous a faites ne semblent pas être le fruit de son imagination. Elles étaient trop précises pour cela.

Le fait que le chien soit oublié ne me surprend pas outre mesure. Sa mort est un élément secondaire, même si elle peut avoir une importance particulière pour les enquêteurs.

À aucun moment, nous n'avons entendu le témoignage de Gisèle. Bien que les médias soient en général friands de ce genre d'interview.

J'éprouve le sentiment d'un black-out autour de l'enquête. Mais peut-être que les enquêteurs sont déjà sur une piste concrète et qu'ils souhaitent préserver leurs informations.

Cela me semble le plus probable. Des déjantés, quels qu'ils soient, commettant un tel crime ne peuvent que laisser une multitude d'indices derrière eux.

Que les gendarmes ne viennent pas nous interroger me conforte dans cette hypothèse.

Je tente de rassurer Carole.

– Ne t'inquiète pas, ils vont vite retrouver ces fous.

Mais Carole ne m'écoute pas. Elle s'est enfouie sous sa couette et fait semblant de dormir. En pleurant.

7

Je ne suis pas parvenu à fermer l'œil de la nuit. Je ne cesse de revoir mon scénario.

Pour un créateur, être rattrapé par la réalité est parfois une sorte d'hommage à sa puissance créatrice. Ce peut aussi être agaçant si les autres s'imaginent que vous vous êtes inspiré de ce fait divers. Et, si vous protestez en toute bonne foi de l'antériorité de votre imagination sur les choses de la vie, vous pouvez également passer pour un esprit monstrueux car on soupçonnera que votre imagination aurait pu inspirer ce meurtre.

En l'occurrence, je suis en état de choc. Mon scénar est foutu. Il colle point par point avec la réalité.

« Toute une famille massacrée à l'arme blanche dans une villa (version mer) ou une ferme (version campagne) isolée. La mère, le père, les trois enfants de treize, huit et deux ans, plus un couple d'amis en visite avec leur chien. Les deux femmes et les deux fillettes ayant été violées auparavant, pendant ou après (les versions divergeaient vu

l'état des lieux et des corps). Crime satanique ou tuerie de déjantés drogués. »

Et les deux protagonistes centraux ressemblent trop à mon propre couple. Les maris sont tous deux des créateurs et leur femme leur collaboratrice.

Jamais le producteur ne croira à ces coïncidences. Il pensera que j'ai pompé un fait divers particulièrement monstrueux et que je n'ai même pas pris la peine de le transposer par manque d'imagination.

Si je lui présente ça, je suis fini ! Je passerai pour un fumiste.

Il faut que je reprenne tout. Ça va pas être facile non plus à expliquer à Claude qui était enthousiasmé par la scène initiale du massacre qui devait précéder le générique. Il allait pouvoir scotcher le spectateur dans son fauteuil dès la première image.

Je peux peut-être lui proposer de remplacer la famille et les amis par un couple de lesbiennes – un trio, même, s'il le souhaite. Ça permet de garder et d'accentuer l'intérêt de la séquence viol. Mais ça sera duraille de réunir à la fois Dombasle, Adjani et Marceau sur ce coup. Elles vont réclamer un max.

Pourtant, je le sens ce nouveau départ. Elles sont toutes trois à se déshabiller devant un feu de cheminée. Le spectateur ignore encore qu'elles sont lesbiennes.

Alors qu'elles commencent leur jeu érotique, trois gus débarquent. – Là, j'imagine Depardieu, Auteuil et Bruel, Bruel pour le décalage –. Il y a un moment de suspense. Est-ce que ce sont leurs partenaires ?

Putain ! c'est super bandant. Et, de plus, ça évite le viol des deux fillettes. Les viols de mômes, il y en a toujours pour dire que ça attise les instincts pédos.

Cerise sur le gâteau, on ne touche pas à la famille. *Télérama* ne nous lâche pas et on récupère même *La Vie* au passage.

Le seul écueil, ça va être la communauté gay. Ils vont estimer qu'on fait la part trop belle aux femmes. On va se faire taxer d'homophobie à tous les coups pour ne pas avoir pris des mecs.

On va quand même pas faire violer trois pédés par des nanas déjantées ou des beaufs en manque !

Claude et moi, on ne fait pas dans le hard. Pas question ! Nous, on reste dans la tradition du film d'auteur.

En fin de compte, quand j'y pense, ces dingues avec leur massacre, ils ont rendu un sacré service à mon scénario. Ils m'ont forcé à être authentiquement créatif.

Pour quiconque pourrait pénétrer mes pensées, ça pourrait paraître, vu de l'extérieur, monstrueux de raisonner ainsi. Mais – si je ne la revendique pas –, j'admets la part de monstruosité propre à chaque véritable créateur.

Elle est inhérente à la création. Et il ne faut pas croire que ce soit de l'indifférence au malheur humain. C'est simplement de l'a-différence. Tout comme le médecin légiste qui trifouille et farfouille les entrailles pour en extraire le suc de la vérité, le créateur doit faire fi de tout sentiment lambda et établir une juste distanciation s'il veut transcender l'horreur dans un acte créatif.

Mais je ne me sens pas de retravailler le scénario ici, si près de la scène de crime. Je n'aurai pas assez de distance, précisément, et je vais me laisser engluer par la sordide réalité.

8

À dix heures du matin, Carole était toujours dans le coaltar. Ce qui ne me surprenait guère avec le cocktail tranquillisants-somnifères qu'elle avait avalé pour dormir. Un truc à tuer un bœuf. Mais Carole a toujours résisté à toutes ces saloperies. Elle est comme immunisée, à force.

Je me suis décidé à la secouer.

Elle est partie pisser en avançant comme une somnambule, temps mort que j'ai mis à profit pour appeler la gendarmerie.

– Non, nous n'avons pas l'intention de vous interroger puisque vous n'êtes pas témoins du drame.

Je suis surpris de leur manque de curiosité. Ils pourraient quand même me demander si je n'avais pas noté quelque chose d'anormal ou si Laure et Gaëtan ne m'avaient pas semblé inquiets, ou bizarres, quelque chose dans le genre.

– Oui, bien sûr, vous pouvez vous rendre en Bretagne. Laissez-nous simplement vos coordonnées au cas où nous aurions besoin de vous joindre.

En fait, si je suis honnête avec moi-même, je dois reconnaître que ça m'arrange. Nous allons pouvoir partir en début d'après-midi.

– Ils ont arrêté les assassins ? demande Carole en ouvrant la porte des wc et en mâchouillant ses mots comme du chewing-gum.

Elle est assise sur la cuvette, chemise de nuit retroussée et elle pisse un long jet dru tout en bâillant.

J'aime pas le bruit. Ça me fait toujours penser à une vache. À se demander pourquoi les Anciens en avaient fait une divinité.

– Non, mais nous pouvons partir.

– Partir... ! Mais pour aller où ?

C'est subitement strident. Carole est réveillée.

– On ne peut pas rester là.

– Tu veux les abandonner, c'est ça ?

Je suis un peu perdu.

– Tu veux m'empêcher d'assister à leur enterrement ?

Je me connais, je sens que je vais faire la mauvaise réponse à tous les coups.

– Tu sais, avec toutes ces autopsies, ça va prendre un certain temps. Nous ferons un aller-retour le moment venu...

J'ai fait la mauvaise réponse.

– Mais tu es un monstre d'égoïsme, un être sans cœur ! Nos amis se sont fait assassiner à notre porte, quasiment sous nos yeux, et tu réagis en fuyant ? Ah ! je te reconnais bien là ! Monsieur le grand créateur a besoin de préserver sa sensibilité !

– Je pense que ça te fera également du bien.

– Comment peux-tu savoir ce qui me fera du bien ? T’es-tu seulement posé une fois la question depuis que nous vivons ensemble...

L’essayage au pécun m’offre une pause.

– Écoute, chérie...

– Ne m’appelle pas « chérie » ! Moi, je reste ici. Si tu veux fuir, barre-toi, mais sans moi !

J’aime pas cette façon qu’elle a de s’avancer vers moi en rajustant le bas de sa chemise de nuit. Surtout ce regard plein de mépris annonciateur de scène du V. Mi-inquisiteur, mi-ironique.

– Est-ce que tu te sentiras, pas hasard, responsable de leur mort ?

Quelle idée ! Mais où est-ce qu’elle va chercher ça ?

– Mais...

– Tais-toi ! Tu n’as pas la parole !

Je déteste sa manie de me pointer d’un doigt accusateur quand elle part à l’assaut. En général, elle me l’enfonce dans le sternum dans la minute qui suit.

– Ils ont été assassinés, tous, Laure, Gaëtan, Marjorie, Maguelonne, Gaël, Suzanne et Jean, comme dans ton scénario de merde, l’auriez-vous oublié, monsieur le grand créateur ?

Non, bien sûr. Mais elle, elle a oublié le chien. Pas pour longtemps.

– Et cette pauvre Liseron...

Qu’est-ce que je disais !

Tout de même, la mort d’un chien n’est pas de même nature que celle d’un humain.

– Écoute...

– Tais-toi ! J’ai pas fini ! D’une façon ou d’une autre, c’est toi qui les as fait mourir avec tes idées à la con, et je ne

veux plus entendre parler de ton scénario de malheur – *du* malheur...

– Justement, je vais le modifier...

Je suis trop spontané. À chaque fois, ça me joue des tours. La sincérité a foutu le camp avec les autres valeurs.

Heureusement que je suis arrivé au bas de l'escalier avant elle pour lui barrer le passage. Elle était vraiment capable de monter et de foutre par terre mon ordinateur.

Les bibelots d'en bas, eux, je m'en fous. Ce sont tous des souvenirs de l'artisanat « local » chinois par sa mère aux quatre coins du monde. Estampillés *made in China*, sauf rarissime exception, même le masque africain.

J'ai quand même été content de voir le transistor voler en éclats.

De ce côté-là, j'allais être peinarde.

9

Avec tout ça, nous n'avons pu partir que le lendemain matin.

Carole tirant une gueule de six pieds de long. Mais c'était normal.

Dire que ce fut un trajet agréable serait mentir. Car si le radiocassettes fait cassettes, il fait également radio, et qui dit radio dit infos.

Donc, il y eut beaucoup de pleurs et trois arrêts pipi avant d'atteindre la villa de ses vieux.

Les parents de Carole sont tous deux de jeunes retraités de l'enseignement qui ne cessent de parcourir le monde à des prix imbattables. Si ce n'est pas le Vietnam, c'est la Tanzanie, si ce n'est pas Cuba, c'est le cercle polaire. Le Maghreb n'est pour eux qu'une proche banlieue – quand je leur dis que pour d'autres aussi, ils font la gueule ; ce sont d'anciens ligards mais ont moins d'humour que Besancenot et Jospin réunis. Ou Sarkozy et Chirac pour ne fâcher personne. Moi, je suis apolitique. Ils me le reprochent

d'ailleurs suffisamment comme ça, comme s'il s'agissait d'une tare.

À part ça, ils sont charmants mais je me garde bien de les inviter chez nous au cas où ils soupçonneraient que le maïs du champ voisin soit transgénique. De toute façon, ils s'ennuient à la campagne et nous, quand nous en avons l'occasion, préférons les rencontrer chez eux en Bretagne.

Mais nous y serons seuls car ils sont présentement en trekking au Népal.

C'est une grande villa de granit isolée dans un paysage granitique et accessible par un chemin de terre truffé de nids-de-poule qui met à mal les suspensions et devient dangereusement praticable quand il pleut. Située en haut d'une falaise et « offrant une vue imprenable sur les flots majestueux venant se briser en folles écumes sur mille îlots ».

Je ne cite pas un dépliant touristique mais ma belle-mère, Josette.

En fait de « falaise », c'est plutôt une hauteur d'une dizaine de mètres, et les « îlots » sont des rochers. Et c'est vrai qu'ils sont nombreux, sans toutefois atteindre les « mille » de Josette.

Si on aime, c'est beau. Quasiment hugolien avec un côté *Travailleurs de la mer*. À condition de vraiment aimer, sinon on s'en lasse très vite et, moi, ça finit généralement par me filer le bourdon.

Carole, elle, elle adore. C'est la villa de ses grands-parents et elle y a passé toutes ses vacances de même et d'ado.

Elle aimait déjà la solitude et, vu le désert alentour, je comprends que je l'ai connue vierge. Un truc à vous

endormir la libido. Pas une seule tentation à l'horizon. Excepté celle du large.

Mais le dépaysement est assuré. Dès qu'on va faire des courses au bourg, on a l'impression de se trouver en pleine Cornouaille anglaise. Ici, c'est *English spoken*.

Nous avons fait un léger détour pour prendre les clés de la villa chez le jardinier-homme de confiance au noir des beaux-parents. Un ancien marin pêcheur avec une gueule inquiétante à la Reno, qui traîne la patte comme un albatros une aile brisée et qui a un berger allemand pour seule compagnie. Un vrai gardien, mais je ne me souviens pas de son nom de chien. Ce qui n'a strictement aucune importance. Simplement pour dire qu'on était près d'arriver et que j'en ressentais un réel soulagement.

Comme si j'avais atteint un havre protecteur.

10

Dans la villa des beaux-parents, je n'ai pas vraiment mes repères. Et, si je ne les ai pas, moi je suis paumé et mon travail en souffre. Alors je me les crée. Je façonne mon territoire.

D'abord, il faut que j'aie un bureau ou une table pouvant en faire office où poser mon ordinateur et son imprimante. Suffisamment large pour étaler mes notes et ma documentation. Ensuite, il faut que je délimite mon domaine – si la pièce est trop grande, ça nuit à ma concentration – avec des fauteuils ou des chaises disposés tel un rempart sur les côtés. Enfin, je n'admets pas qu'on – ce qui se résume à Carole – qu'on vienne me déranger de façon intempestive quand je suis dans ma plage horaire de travail.

Si elle a quelque chose à demander, je préfère qu'elle le fasse par SMS, même si elle se trouve dans la pièce d'à côté.

Ce n'est pas une marotte, simplement une question de discipline. Car, contrairement à ce qu'on pourrait croire,

toute création n'est que le fruit de la rigueur que l'on s'impose à soi-même dans une stricte observance.

Je sais, ça surprend. Cela met à mal les représentations communément admises.

Foin de l'imagination débridée et de l'inspiration divine !

Du travail, encore du travail, toujours du travail...

Bref, je me suis installé, sitôt arrivé, au premier dans la pièce face à la mer qui sert de bureau à mon beau-père, Georges. En y transférant deux chaises et un fauteuil du salon du rez-de-chaussée. Puis j'ai voulu aider Carole à défaire les bagages qu'on avait amenés, mais elle avait déjà fini quand je suis redescendu.

À quinze heures trente, nous étions installés et je me suis offert un petit répit en décapsulant une bière.

J'en ai poussé un soupir d'aise.

– Ça va pour toi !

C'est quand même incroyable les libertés de langage que l'on se permet avec le temps dans un couple. Tous ces petits propos aigres-doux, ces minables provocations, ces remarques acerbes – personnellement je les trouve acides chez Carole –, que l'on évitait au début et dont la seule pensée nous aurait fait rougir.

Surtout, je pense que l'un des deux se serait barré illico. Tandis que, là, on reste, on fait le gros dos, attendant le passage de l'orage. Sachant pertinemment que ni l'un ni l'autre ne bouclera ses valises. Sans même l'espérer secrètement. Le comble de l'habitude.

Parfois, je trouve que c'est limite résignation.

Mon oncle Jean, qui, à soixante ans, en est à son cinquième concubinage – il est pas con, pour éviter les éventuelles pensions alimentaires, il s'est fait vasectomiser à trente ans et a toujours refusé le mariage –, aime avancer sa

théorie là-dessus. Il estime que c'est la preuve de la solidité d'un couple. Tout en ajoutant en se marrant qu'il n'a jamais eu le temps, pour sa part, d'atteindre cette « minéralisation » matrimoniale.

Je ne peux pas répondre à Carole que, oui, effectivement, ça va pour moi.

Un, je suis vivant et ce n'est pas en prenant une mine d'enterrement qu'on ramène les cadavres à la vie. Deux, je suis conscient d'être un « survivant ». Car, si j'avais accepté l'invitation de Laure, nous ne serions plus là Carole et moi. Nous y serions passés comme les autres et on leur tiendrait, à l'heure qu'il est, compagnie à la morgue. Alors, cette bière, je la savoure, je m'en délecte, et je t'emmerde, ma femme.

– Dis, tu ne crois pas que tu exagères un peu ?

Je marque un point. Carole s'est cabrée de surprise. Elle avait pas prévu ma rebuffade. J'enfonce mon clou avec superbe.

– C'est quand même grâce à moi que tu es vivante. Si je n'avais pas eu le pressentiment qu'il ne fallait pas aller à cette soirée, nous serions également morts, toi et moi...

Par galanterie et délicatesse, je me dispense d'ajouter et de lui rappeler qu'elle aurait également été violée.

– Mais tu es un salaud, une ordure finie...

Elle s'en étrangle de fureur.

Je la sauve d'un massacre primitif au coupe-chou, et voilà la récompense ! Elle fonce sur moi et me prend par le col de ma chemise sur mesure qu'elle va finir par déchirer si elle continue de tirer comme ça !

– T'aurais pu les prévenir, non, tu ne crois pas ?

Elle me lâche et me repousse, comme horrifiée, dans le fond du fauteuil. Raflant tous les points.

Je me sens tout con. J'y avais pas pensé.

Sûr que je vais culpabiliser.

11

Les choses ont fini par se tasser le vendredi, quand Carole, qui a appelé Gisèle dite « la Fouine » sur le coup de midi pour se tenir au courant de la date des obsèques, a appris qu'elles auraient lieu le mardi suivant. Des obsèques communes, ainsi qu'en ont décidé les familles. Avec chapelle ardente dressée dans la salle des fêtes de la commune le lundi.

D'un coup, ça l'a rassérénée. Comme si elle avait enfin fait le deuil de nos amis.

Moi, ça ne me branchait pas tellement. Ça allait être vachement funèbre avec quatre cercueils adultes, trois enfants. Heureusement qu'il n'y avait pas celui du chien en plus !

Mais on a enfin pu décompresser en couple et nous retrouver.

Comme j'ai achevé la nouvelle version de mon scénario – en prenant la précaution de ne point en parler avec Carole –, je lui ai promis de passer un week-end tendresse avant de

prendre la route lundi matin. L'un et l'autre, nous avons vraiment besoin de recharger les accus pour affronter l'épreuve qui nous attend.

Claude est très content de ma nouvelle version. Hier, il m'a mailé qu'il l'avait « vendue » au producteur sans difficulté. Mais ce vieux plein aux as rechigne pour Depardieu. Il prétend qu'il est hors de prix et qu'il va lui coûter le « prix d'un vignoble », *dixit*. Il propose Delon ou Belmondo. J'ai hurlé devant l'ordi. Ils sont aussi chers et, surtout, ils ne feront pas des violeurs crédibles. Autant prendre trois jeunes dans la rue qui ne coûteront pas un radis mais n'attireront personne !

J'ai eu tort de le mailer à Claude. Il trouve l'idée super. Moi, je le soupçonne de vouloir faire jouer des « copines » à lui.

Si ça continue, le plateau va avoir l'air d'une annexe du Marais.

Je lui ai répondu que je n'y mettrais pas les pieds. Enfin, à peu de chose près, car je ne pouvais pas le lui dire comme ça, au risque de me fâcher avec lui. Et, depuis trois ans, c'est le seul qui me fait bosser régulièrement.

Mais il y a un autre problème de dernière minute. Le prod ne pense pas que ce soit une bonne idée de faire jouer Marceau et Adjani ensemble. Il propose Mathilde Seigner pour remplacer l'une ou l'autre.

Ce n'est pas une si mauvaise idée malgré tout. Mathilde sait donner du corps et de l'âme à ses rôles. Mais, pour équilibrer le trio des violées, s'il y a Dombasle et Seigner, je me demande s'il ne vaudrait pas mieux remplacer Marceau ou Adjani par Godrèche. Ou alors y aller carrément avec Audrey Tautou.

Il faut absolument que je propose Tautou. L'innocence sacrifiée. Avec elle, la scène du massacre prendra tout son sens.

J'en suis ému d'avance. Mais je me demande si, au final, il ne faudrait pas que tout le monde ressuscite en dévoilant au spectateur que ce n'était pas « pour de vrai », qu'ils ont simplement assisté à une représentation théâtrale ou à un tournage.

Il faut que j'en parle avec Claude. Il y a du pour et du contre. Le spectateur peut se sentir frustré. On a joué avec ses sentiments primitifs et, tout à coup, on veut l'élever.

Il risque de ne pas suivre.

Merde, je me suis perdu. Si Dombasle fait partie du trio sacrifié, qui va tenir le rôle de la femme du compositeur qui lui revenait initialement ?

Il faut que je m'occupe de tout. Claude ne s'en est même pas rendu compte.

Si j'avais su, je n'aurais jamais accepté de m'occuper du pré-casting. C'est casse-gueule pas possible et c'est un truc à se mettre à mal avec les trois quarts de la profession.

À la moindre erreur, vlan ! plus de palme à Cannes...

À moins qu'Astrid Veillon, qui cherche un rôle à sa mesure, n'accepte...

Oui, mais alors, vu son tempérament et son physique, est-ce que les autres filles vont l'accepter ?

Idem si je prends Béart. Ce sera de l'explosif. Et je n'ose même pas songer à Anne Parillaud.

J'ai l'impression que cette histoire n'en finira jamais.

Il faut que je laisse passer le week-end. J'y verrai plus clair après et j'aurai tout le temps d'y penser pendant ces obsèques qui vont être interminables.

Je déteste perdre mon temps.

Pour être plus exact et moins narcissique, voler du temps à ma création.

12

Je ne sais pas si on a bien fait de s'installer sur la terrasse. J'ai l'impression que le temps va tourner à la pluie sans prévenir.

– Tu ne crois pas qu'on pourrait fermer le parasol ?

Dès qu'on est sur la terrasse, quel que soit le temps, Carole veut à tout prix que le parasol à poulie de ses parents soit ouvert. Sinon, elle trouve que ça ne fait pas terrasse. Traduire « classe ».

C'est son côté snob, comme cette façon de boire le thé en inclinant légèrement la tête en arrière. Chaque fois, je me demande par quel miracle elle n'en fout pas la moitié à côté.

Moi, je voulais un whisky mais j'ai eu droit à un gin fizz.

Je la soupçonne d'avoir oublié de mettre le gin. Et je déteste cette façon ridicule de me foutre une paille dans chacune de mes boissons au prétexte que ça me permet de siroter, de prendre le temps de savourer – et donc de moins boire.

Elle tient cette manie de sa mère. Si elle pouvait, elle m'en mettrait même dans mon verre à vin !

Ça me gâcherait presque le plaisir de ce moment de détente si je n'avais pas la satisfaction de voir enfin le bout de cette saloperie de scénario qu'il m'a fallu remanier je ne sais plus combien de fois. Je crois que je peux en être fier. Mais je ne sais pas si Carole est consciente que nous avons tout pour être heureux. Que je suis sur une bonne pente.

Grâce à moi, elle a quand même une superbe vie. Et je n'ai même pas le temps ni l'envie de la tromper tellement je bosse.

Se rend-elle compte de sa chance ? Je n'en suis pas sûr. Mais je le sais pour elle.

– Ma chérie, es-tu consciente d'avoir trouvé la perle rare ?

Sa tasse est en suspens au bord de sa bouche sensuelle ourlée d'un léger duvet blond.

Je ne sais pas à quoi elle pense, mais nous ne devons pas penser la même chose.

– Tiens, c'est vrai, on n'a même pas mangé d'huîtres depuis qu'on est là...

Peut-être qu'elle fait exprès de répondre de travers. Mais je n'en suis pas sûr.

Je préfère fermer les yeux et faire un grand vide intérieur en profitant de ce rare silence.

Pas une corne de brume, pas un cri de mouette ou de sterne – je n'ai jamais su faire la différence –, même pas le moindre ressac. Comme si tout était suspendu à mon souffle et que j'étais, moi, Fabien Duguenot, le magicien de tout cet univers.

Mais il faut que Carole brise l'harmonie de ce silence en accord avec mon être profond !

– C’est curieux. On se croirait à la campagne tant tout est soudainement silencieux. Pas un cri de mouette, aucun bruit de ressac, aucune corne de brume...

Si c’est pour me sortir de telles platitudes, elle aurait mieux fait de se taire.

Tiens ! je vais l’emmerder.

– La mort rôde..., dis-je en prenant une voix rauque.

– Tu ne me fais pas peur.

Qu’elle dit ! Je me suis fait presque peur à moi-même avec cette voix d’outre-tombe dont je ne me serais pas cru capable.

Et ce cri de mouette qui brise le silence tel un écho lugubre réussirait presque à me foutre les jetons si nous n’étions pas là assis l’un en face de l’autre et bien vivants.

Mais, bordel, que ce silence devient oppressant.

Pourquoi ça me rappelle samedi dernier ? Pourquoi faut-il que je pense maintenant à ce qui est arrivé aux Lucas et aux Camus ?

C’est des dingues qui ont fait ça. Mais pourquoi on ne les a pas encore arrêtés ?

Une bande de déjantés, ça se repère vite. Ça ne passe pas inaperçu. Ils n’ont quand même pas surgi de nulle part pour se fondre ensuite dans le néant !

En tout cas, heureusement que j’ai eu l’idée de nous replier ici, loin de tout ça.

– J’ai froid, dit Carole en serrant ses bras contre la poitrine.

Peut-être qu’elle y repense aussi et qu’elle imagine les corps. Moi, je préfère pas. Ça ne sert à rien.

– Si tu veux, on rentre à l’intérieur ?

C'est marrant, il suffit qu'on décide de se replier pour que tout redevienne habituel. Les cris des mouettes, le bruit du ressac, la corne d'un bateau... Et même le vent qui se lève.

C'était peut-être tout simplement le calme avant la tempête.

Putain, moi je ne le sens pas ce pays. Je ne pourrais vraiment pas y vivre à l'année. Ça donne des idées à la con.

– Allume la télé, ça va nous changer les idées.

Ici, les beaux-parents ont le satellite. Je ne sais pas pourquoi puisqu'ils sont toujours par monts et par vaux.

Je zappe d'une chaîne à l'autre en commençant par TF1 et je me cale sur les infos de LCI.

Je n'ai pas réalisé tout de suite quand j'ai lu « Lucas » et « Camus » sur le bandeau défilant. J'ai attendu le passage suivant en m'énervant. On a l'impression que ça ne va jamais revenir.

Les corps de trois hommes activement recherchés par la gendarmerie de l'Eure et soupçonnés d'être les auteurs présumés de l'horrible massacre perpétrés la semaine dernière à Caorches-Saint-Nicolas ont été retrouvés dans la forêt de Broglie.

– C'est incroyable ! Tu vois comme j'avais eu raison de vouloir partir. Ils étaient encore dans les parages.

Nous sommes restés scotchés sur le journal suivant. Mais en restant sur notre faim, si je puis m'exprimer ainsi.

Les trois corps n'étaient que ceux des « auteurs présumés » et seules les investigations scientifiques pourraient le certifier grâce à la comparaison de leur ADN avec celui relevé sur place. Ils avaient été abattus, sans plus de précision.

Si c'était bien eux, c'était rassurant. Seulement, on ne saurait jamais pourquoi ils s'en étaient pris à nos amis.

Ça nous laissait un vague arrière-goût d'amertume. Mais je positive toujours.

– En tout cas, c'est fini et on pourra rester là-bas après les obsèques.

J'en ai vraiment marre de la mer et je n'ai pas envie de m'éterniser.

Je me sens tout ragaillardi à la perspective de retrouver mon petit coin de paradis. Mais je reste en bémol car Carole ne semble pas vraiment soulagée.

Je la comprends. Laure était sa grande copine et elle aimait bien les enfants. Mais il faudra bien qu'elle positive elle aussi et qu'elle s'y fasse. On ne va quand même pas porter le deuil cent sept ans. Que les morts s'occupent des morts et les vivants des vivants. Je ne sais plus de qui c'est, mais c'est bien vu.

J'aime pas quand Carole se drape dans ses grands airs de celle qui pense à tout. Comme si les autres ne pensaient à rien. Moi en particulier.

– Tu ne te poses pas de questions ?

Je hausse les épaules. Les présumés assassins sont morts, qu'est-ce qu'elle veut de plus ?

– Pourquoi on les a tués et qui les a tués ?

Je sens que ça va être sans fin. Elle va vouloir jouer les scénaristes de polars de série B alors que, dans la vie, les choses ne sont pas aussi compliquées. En général, c'est tout bête.

– Je ne sais pas, moi. Mais peut-être que la police a préféré liquider les assassins une fois identifiés pour pas qu'ils ressortent en liberté dans une quinzaine d'années...

Peut-être qu'il y a un service qui a été chargé d'éliminer les monstres...

Carole, elle continue de cogiter en silence.

N'empêche que mon hypothèse ferait un bon scénario. Et pourquoi pas une suite à celui que j'ai bouclé ?

Tiens, je vais envoyer un mail à Claude pour lui exposer le topo.

Carole me perturbe avec ses questions inutiles.

– Mais pourquoi on les a massacrés comme ça, apparemment sans raison ?

– Pourquoi « apparemment » ?

Elle commence à m'énerver.

– Il y avait des dingues en vadrouille, peut-être même qu'ils étaient échappés d'un asile psychiatrique, et ils ont atterri là par hasard, comme ils auraient pu atterrir ailleurs. Il n'y a pas d'autre explication, ma chérie. Nous vivons dans un monde de plus en plus sauvage.

Elle s'entête.

– Oui, mais Gisèle a dit que c'était comme au Rwanda, et là-bas ça a été organisé, c'était politique.

– Qu'est-ce que tu vas chercher ! D'abord, Gisèle elle est à moitié dingue. Et puis, aussi bien Laure et Gaëtan que Jean et Suzanne étaient des gens sans histoire et sans ennemis. Dis-moi un peu qui aurait pu leur en vouloir à ce point ?

– Justement.

– Justement quoi ? Tu délirés ! Il y a que les narcos boliviens ou les mafias de l'Est pour commettre des trucs aussi atroces. Et encore !

– Justement.

Quand elle se bute comme ça, elle m'énerve vraiment.

– Tu ne vas quand même pas les imaginer en trafiquants de drogue ! Tu les connaissais comme moi, ils avaient pas inventé le fil à couper le beurre même s'ils étaient dans l'informatique et toutes ces conneries qu'un môme sait par cœur avant même d'entrer en communale...

– Et s'ils avaient fait autre chose ?

– Là, excuse-moi, mais tu délires. Que voulais-tu qu'ils fassent d'autre que ce qu'ils faisaient ?

Carole est soudain toute pâle. Je parie qu'elle est en hypoglycémie ou qu'elle me fait une chute de tension.

– Je ne me sens pas tranquille.

– Écoute, que je dis conciliant, t'as surtout besoin de manger et de prendre des forces. Alors tu prépares le dîner et moi je boucle la maison. Avec les barres aux volets et la porte blindée, tu ne crains rien du tout, crois-moi !

13

Carole a quand même réussi à me déconcentrer.

Après le dîner, je l'ai laissée devant la télé, toutes lumières allumées et je suis monté au premier dans mon bureau provisoire pour mailer mon topo à Claude. J'ai également fait un résumé du délire de Carole car il y avait peut-être quelques idées à exploiter. C'était pas con de leur imaginer une seconde vie comme trafiquants.

J'ai attendu la réponse de Claude.

Il m'encourageait pour l'idée d'un service de police ultrasecret chargé d'éliminer les monstres. Il fallait en faire un service officiel car l'idée de flics ou de citoyens jouant les justiciers pour leur compte avait déjà été utilisée plusieurs fois.

Il retenait également l'idée d'un ou de deux couples apparemment anodins et menant une double vie – mais pour un autre scénario et en évitant d'en faire des trafiquants de drogue. « C'est trop bateau, fais-en plutôt des trafiquants

d'armes. C'est porteur et c'est sociétal avec tout ce qui traîne dans les banlieues. »

Parfois, je trouve que Claude fait un peu de lepénisme. Ça me choque toujours de la part d'un gay.

En fait, ils sont vraiment comme les autres mecs. Je ne vois pas trop où est leur prétendue différence.

Si c'est juste pour se branler ou se sodomiser, c'est vraiment beaucoup de bruit médiatique pour rien.

J'ai quand même envoyé un dernier mail à Claude pour le remercier et en lui joignant en pièce jointe mon scénario.

Quand je suis redescendu, Carole dormait devant la télé allumée sur un porno.

14

Le dimanche matin, à peine réveillée, Carole m'a pris la tête avec ses « angoisses ».

Comme je n'arrive jamais à suivre son cycle, je ne savais pas si c'était lié ou pas. Mais, en tout cas, c'étaient de vraies angoisses.

Je dis ça un peu gratuitement parce, moi, les angoisses existentielles, je connais pas. J'angoisse, donc je vis, le branlage neuronal, c'est pas mon truc. L'angoisse de la page blanche, c'est autre chose. C'est la création en œuvre. Du réel, du corps à corps avec l'impalpable, de la gestation. Quasiment de la métaphysique.

- Je suis inquiète.
- Pourquoi ?
- Les vrais tueurs courent toujours.

Ça la reprenait.

Je me suis échappé en filant dans le bureau. Mais l'ordi a bogué quand je me suis branché sur le courrier électronique.

Sûr que j'étais victime d'une attaque virale. Manquait plus que ça et j'ai tout de suite senti que la journée allait être pourrie.

En fait, à part le délire récurrent de Carole, elle s'est presque bien passée. Il faisait beau et je me suis plongé à l'ombre du parasol de la terrasse dans la lecture d'un vieux Maigret déniché dans la bibliothèque du beau-père.

Avec Carole en bruit d'arrière-fond. Mais comme il y avait déjà le ressac, les criaileries des mouettes que ponctuaient les cornes des bateaux pour cause de brume de chaleur persistante, je me suis vite fait une raison.

Nous sommes même allés jusqu'au port en voiture chercher des huîtres pour lui changer les idées.

Avec succès. Le temps de l'aller et retour.

– Les vrais tueurs courent toujours...

Je les ai laissés courir en relisant un Manchette.

– Tu vis dans ta bulle, tout le reste t'indiffère...

– Non, je t'aime, ma chérie.

Sans lever les yeux de ma lecture. Mais je suis sincère. Je l'aime. Je ne pourrais pas vivre sans elle. À propos...

– À part les huîtres, qu'est-ce qu'on mange ce soir ?

– Rien. C'est ramadan.

Surtout ne pas répondre à la provocation gratuite, mais marquer le coup quand même.

– Ah oui ! c'est vrai, ma chérie, j'avais oublié. Mais on peut dîner après le coucher du soleil, si tu préfères.

J'aurais pas dû. Je suis rentré dans son jeu comme dans un piège. Ce qu'elle veut, c'est que je m'occupe d'elle, que je la désangoisse en papotant.

Ça non plus, ce n'est pas mon truc. C'est rarement générateur d'idées pour mes scénars.

– Je suis quoi, exactement, pour toi ? Ta gouvernante, ta cuisinière, ta maîtresse occasionnelle, la femme de ménage, un meuble...

Je coupe.

– Tu es la femme de ma vie.

– Prouve-le !

Prouver, prouver... C'est vraiment une idée de nana. Être aimée ne leur suffit pas.

On prouve une équation, un théorème, l'existence d'une galaxie jusqu'alors inconnue, je ne sais quoi d'autre. Mais prouver l'amour, c'est comme s'il fallait prouver que la terre est ronde et qu'elle tourne.

Elle tourne et elle est ronde. Point. Je t'aime. Point.

– Écoute...

– T'en es incapable, mon pauvre Fabien.

– Tu exagères !

– Ah ! et tu m'as baisée quand la dernière fois ?

– Euh... samedi et dimanche derniers...

Je ne sais pas ce que j'ai dit pour qu'elle se mette à chialer comme une madeleine.

Ah oui, je sais, pendant qu'ils étaient en train de se faire massacrer.

Mais, comme on ne connaît pas l'heure exacte de leur mort le samedi et qu'ils étaient déjà morts le dimanche, c'est un peu gratuit.

Vivement les obsèques et qu'on n'en parle plus !

Renifle. Se mouche.

– Et les vrais tueurs qui courent toujours...

Et les cocus qui sont au balcon, je sais.

– Écoute, ma chérie, ça n'a pas d'importance qu'ils courent...

– Comment peux-tu dire une telle horreur !

– C’est pourtant simple. Si c’est des flics d’un service spécial, peut-être même des militaires, qui ont refroidi les meurtriers, c’est quand même des flics. Ils sont là pour protéger les honnêtes citoyens – la preuve ! –, pas pour les trucider, hein !

Voilà. Carole a du grain à moudre. J’ai accompli ma BA et je peux reprendre mon Manchette.

Où est-ce que j’en étais ? J’ai perdu la page.

– Qui les a tués ?

Elle me saoule.

– Ceux qui ont été tués !

– Je te parle des autres...

Je m’y perds.

– Quels autres ?

Re-pleurs.

– Tu les as déjà oubliés...

– Ah ! eux, mais justement, ma chérie, ceux qui ont été tués par les autres.

– Mais pourquoi on les aurait tués ?

– Parce qu’ils les avaient tués, ma chérie.

Ma patience est à bout. Je le sens.

– Je te parle de nos amis et des petits...

Larmes.

– On ne le saura sûrement jamais puisque leurs assassins sont morts.

– Pourquoi ils les ont violées... surtout les petites... ça a dû être atroce pour elles...

– Pour Laure et Suzanne aussi, ma chérie.

– C’est pas pareil.

– Si tu veux.

– Non, ce n’est pas si je veux. Ce n’est pas pareil.

Je soupire.

– D'accord, ce n'est pas pareil.

– Maguelonne n'avait que huit ans, tu te rends compte, la pauvre... Qu'est-ce qu'elle a dû souffrir...

Je n'aime pas ressentir des sentiments primaires. Je m'en suis toujours défendu. Mais, si elle continue comme ça dans le sordide, je vais craquer. J'ai l'impression de revoir Maguelonne devant moi avec son petit bouquet champêtre tout fané. « Je les ai cueillies pour toi... »

Les ordures, ils n'ont eu que ce qu'ils méritaient !

– Pourquoi ils les ont violées ? Explique-moi, toi qui es un homme...

– Mais tu commences à m'emmerder avec tes conneries ! Qu'est-ce que tu veux que je dise ? Je ne suis pas un violeur !

– T'es vraiment inhumain...

Où, c'est ça, rentre à la maison et laisse-moi bouquiner tranquille.

Comme si je savais pourquoi ils les avaient violées ! C'étaient des malades, c'est tout.

Mais où est-ce que j'en étais ?

Non, mais c'est vrai. Comment un mec qui n'a jamais violé pourrait expliquer pourquoi un autre mec viole ?

Il y a ceux qui en ont horreur ou qui n'en ont pas envie. Ceux qui en ont envie mais qui savent que ça ne se fait pas. Et puis il y a les autres qui en ont envie et qui s'en foutent que ça ne se fasse pas. Des sortes de prédateurs. Des clébards que les cris de leurs victimes doivent exciter. Ou c'est une sorte d'atavisme, un reste de quand c'était permis, toléré ou encouragé lorsqu'une troupe prenait une ville ennemie ou ravageait une campagne. Et même plus avant quand un clan de bipèdes en attaquait un autre.

Quand on est femme, il ne faut pas se trouver au mauvais endroit au mauvais moment. Mais chaque femme doit avoir ça enfoui dans sa mémoire immémoriale. C'est peut-être pour ça que nous, les mecs, elles nous prennent pour cibles même quand on est la perle rare.

Je devrais peut-être m'excuser auprès de Carole de m'être laissé emporter.

Mais vivement les obsèques. Ah ! ça oui !

15

C'est juste avant de préparer le barbecue pour griller les saucisses devant accompagner les huîtres que ça l'a repris.

– Je ne suis pas tranquille...

Pourtant, il n'y avait aucun signe annonciateur d'une anomalie quelconque.

Il faisait beau, les mouettes gueulaient à tue-tête, le ressac se faisait entendre tel un bruissement de feuilles sous grand vent – c'était marée haute – et une corne de brume bramait de temps en temps. Bref, la quiétude absolue.

J'ai cru que ça allait repartir dans une longue litanie. Qui que quoi pourquoi. Mais elle a eu une idée lumineuse pour une fois. Nous allions pouvoir passer une bonne soirée et dormir tranquilles avant de prendre la route dans la matinée.

J'ai tout de suite abondé dans son sens.

– Écoute, si sa présence peut te rassurer, va chercher Mathias.

Mathias, c'est le nom, dont je n'arrivais pas à me souvenir quand on est arrivés, que le jardinier des beaux-

parents a donné à son clebs. Moi, je trouve stupide de donner des noms d'humains aux bêtes, mais il paraît qu'il l'a baptisé ainsi en souvenir du nom du dernier chalutier sur lequel il avait embarqué. Le *Mathias*.

Comme l'ancien marin ne paie plus son abonnement téléphonique depuis belle lurette, Carole ne pouvait pas lui demander de l'amener. Il fallait aller chercher le bestiau en voiture. J'ai voulu l'accompagner, mais Carole a tenu à y aller seule.

– C'est à dix minutes, ne t'inquiète pas.

Je ne m'inquiète pas puisqu'elle sera avec Mathias, un clébard aussi gras qu'un mouton et qui en impose. Mais le ciel s'est soudain assombri sur la mer et je crains qu'il ne se mette à pleuvoir avant qu'elle ne revienne. Et, quand il pleut, le chemin devient boueux.

Tantôt j'attise mes braises – heureusement que c'est un barbecue toute saison avec un auvent –, tantôt je jette un coup d'œil au chemin. Entre deux, je lorgne le ciel.

Mais qu'est-ce qu'elle fout ?

Les braises, le chemin, j'en ai oublié le ciel et je suis surpris par l'averse. Et, en plus, ça a l'air de vouloir virer à la tempête.

Si le barbecue est protégé, lui, ce n'est pas mon cas et j'ai ma chemise trempée.

Ça tombe tellement que je vois à peine au-delà de la barrière.

Pourvu qu'elle pense à mettre les essuie-glace et à enclencher la seconde.

J'aime pas ça. Elle va s'embourber et demain on aura toutes les peines du monde à dégager la bagnole s'il continue de pleuvoir toute la nuit. Ce qui ne m'étonnerait pas vu comment c'est parti.

Pourquoi elle traîne comme ça ?

Le vieux il est aussi causant qu'une pierre. Mais peut-être qu'elle s'est fait surprendre par la pluie chez lui ou juste avant d'emprunter le chemin et qu'elle attend que ça passe.

Tu parles ! C'est elle qui ne va jamais pouvoir passer. Fallait pas attendre...

Ça ne me plaît pas. Cela prend des allures de mauvais scénar. Pourtant, si elle est avec Mathias, elle ne craint rien...

Dix minutes plus tard, j'étais trempé comme une soupe, les saucisses étaient carbonisées, mais j'ai aperçu avec soulagement les phares à travers la pluie.

– Qu'est-ce que tu fais là sous la pluie ?

– J'étais inquiet, j'ai dit en repoussant le clebs qui me sautait dessus avec ses pattes toutes dégueus.

– Fallait pas. Le vieux Raymond a voulu que Mathias prenne sa pâtée avant de partir. Il craignait que je ne sache pas le nourrir comme il faut... Mais va te changer, tu vas attraper la crève.

La pluie, elle n'arrête pas. Avec la tempête, ça a un petit côté *Hauts des Hurle-Vent*. Il y en a qui aiment, moi pas.

Mais Carole a bien fait d'aller chercher Mathias. Ça l'occupe et elle pense à autre chose. Elle est redevenue quasiment normale. Quasiment, car elle reste encore un peu tendue.

Ça passera avec une bonne nuit. Enfin, si le clebs nous laisse dormir. Lui aussi il me semble tendu, les oreilles sans cesse en alerte. Sûrement parce qu'on lui a fait changer ses habitudes.

– Hein ! on va dormir le chien.

Dès que je lui parle, il se met à frétiller de la queue et veut me sauter dessus.

C'est un chien qui doit s'emmerder d'ordinaire et qui manque d'affection.

– Non, le chien, c'est l'heure d'aller se coucher.

– Arrête de l'appeler le chien, tu m'énerves ! Il a un nom et s'appelle Mathias. Et arrête de lui parler. À chaque fois il croit que tu vas encore lui filer à bouffer.

– Il fallait bien que quelqu'un mange les saucisses carbonisées...

16

J'ai fait un putain de rêve. Un vrai cauchemar. Incroyable !

C'était la nuit. Je me suis vu me lever de mon lit et je suis sorti de la maison en caleçon, sous la pluie. J'ai pris le chemin. Je marchais comme un somnambule. Je suis arrivé dans la cour de la ferme de Laure et Gaëtan. Aucune lumière ne filtrait. Ce qui était normal puisque c'était le milieu de la nuit.

Dans la cour, il y avait la BM des Camus, le 4x4 Cherokee de Gaëtan et la Twingo de Laure.

Liseron, le labrador de Jean et Suzanne, dormait sous le 4x4 pour se protéger de la pluie. Il dort toujours dehors quand ses maîtres viennent passer le week-end.

Il me connaît bien. Il est venu me renifler et me lécher la main.

Je l'ai repoussé en le frappant violemment. Puis j'ai continué jusqu'à la porte. Elle n'était pas fermée à clé. C'est

une habitude des Lucas. Ils prétendent que l'on n'a rien à craindre à la campagne.

Moi, je leur dis toujours que ce n'est pas prudent. Qu'ils devraient lire les journaux locaux. Ils se rendraient alors compte qu'ils tentent le diable. Mais ils n'ont jamais voulu m'écouter.

Je me suis essuyé mes pieds nus pleins de boue et de terre avec la veste de tweed de Gaëtan qui était suspendue à la patère de l'entrée.

Je me suis avancé sans bruit, tel un fantôme habitué des lieux. À droite, c'est la chambre des deux filles avec deux lits, qu'elles cèdent aux Camus quand ils restent dormir. Elles, elles dorment alors dans le salon à gauche dans un grand canapé-lit.

Je suis rentré dans la chambre. J'ai entendu ronfler. Je me suis dirigé vers le ronflement. Mes yeux commençaient à s'habituer à l'obscurité. J'ai discerné les contours du corps de Jean allongé sur le dos. Le drap et la couverture étaient rejetés. Je me suis positionné à la hauteur de sa poitrine et j'ai pointé la pointe de mon sabre au-dessus de son cœur en le tenant fermement à deux mains.

J'ai enfoncé d'un coup sec. Juste un sursaut et un petit bruit de ballon qui se dégonfle.

Suzanne, elle, je l'ai clouée à la gorge et j'en ai profité pendant qu'elle était encore chaude et se vidait de son sang en s'agitant comme un poulet.

J'avais jamais connu ça. Mais ça a été trop rapide à mon goût et je l'ai tailladée pour la punir.

Après, je suis monté au premier et je me suis dirigé vers la grande chambre de Laure et Lucas.

Comme les volets des fenêtres n'étaient pas mis, j'ai pu voir distinctement.

Je me suis dirigé vers leur grand lit prétentieux à baldaquin et j'ai frappé Gaëtan plusieurs fois. Mais il a eu le temps de crier et ça a réveillé Laure et leur mère qui a son petit lit dans la même pièce.

Laure n'aurait pas dû allumer sa lampe de chevet. Ça aurait sauvé Gaël.

Après, elle était comme tétanisée, la bouche béante et muette comme celle d'une carpe, couchée dans le sang de son mec.

Elle s'est laissé faire en tremblant comme une feuille. Je crois qu'elle ne réalisait pas. Elle avait le regard révolté.

Ça m'a dégoûté. Je n'ai même pas eu de plaisir. Sauf quand je l'ai sabrée de partout.

Quand je suis redescendu au rez-de-chaussée, j'ai failli oublier les filles. Et je crois que je serais ressorti sans m'intéresser à elles si la lumière du salon n'avait pas été allumée et si je ne les avais pas vues blotties de terreur l'une contre l'autre, debout au milieu de la pièce.

Elles tenaient de leur mère, car elles aussi étaient tétanisées de frayeur. Mais, quand je me suis avancé vers elles, la grande s'est quand même détachée de sa sœur pour se poster devant pour la protéger.

– S'il te plaît, tonton Fabien, ne fais pas de mal à ma petite sœur...

Ça aurait pu être attachant mais ce n'était qu'une petite salope en herbe qui s'offrait à moi.

J'ai fait oui de la tête et elle a retiré son petit pyjama. En restant plantée là comme une conne les mains croisées sur son sexe.

Du menton, je lui ai indiqué le canapé.

Elle a compris. Mais, si sa mère tremblait comme une feuille, elle, elle était aussi froide qu'un marbre de cheminée.

Ça m'a vraiment pas donné de plaisir et je me suis retiré parce que ça ne venait pas.

Elle s'est presque laissé faire quand je me suis mis à serrer son cou. Peut-être parce qu'elle pensait protéger sa petite sœur en s'offrant en sacrifice.

Lorsque je me suis relevé, l'autre m'a demandé si sa sœur dormait.

Je lui ai dit que oui et qu'elle aussi allait dormir.

Elle se tenait raide comme un piquet mais a hoché la tête.

Elle voulait bien !

Là, je sais pas, mais je n'ai plus d'images.

Je me souviens seulement que dans mon cauchemar je repassais par toutes les pièces en les frappant et tailladant. Et que je terminais par les petites.

Puis je suis rentré chez nous par le même chemin.

J'ai pris une douche. Ça dégoulinait rouge de tout mon corps. Ensuite j'ai nettoyé mon sabre et, quand je suis descendu, je l'ai remis dans son fourreau suspendu au-dessus de la cheminée.

Avant de retourner me coucher, j'ai essuyé avec la serpillière toutes les traces de terre et de boue que j'avais laissées.

Carole, elle ne s'est même pas rendu compte que je me recouchais.

C'était un putain de cauchemar. J'en ai encore des palpitations et je suis couvert de sueur. J'ai les joues en feu.

Carole, elle est assise dans le lit les bras croisées sur la poitrine.

Je suis étonné.

– Tu ne dors pas ?

Elle me regarde bizarrement. Comme si elle se demandait qui je suis.

C'est franchement désagréable. Surtout qu'elle me connaît presque par cœur.

Je dis presque, car il y a quand même toute une partie de moi qui lui échappe. Ce qui est normal. D'ailleurs, j'ai parfois l'impression qu'une grande part de cette zone m'échappe également. Comme si, curieusement, elle m'était étrangère et que je me dédoublais en quelque sorte. Alors que c'est moi !

– J'ai fait un drôle de cauchemar, je lui dis.

Ça n'a pas l'air de l'intéresser. Mais je préfère, en l'occurrence. Si je commence à lui raconter ce que j'ai rêvé, elle est capable de le prendre pour argent comptant ou de croire que j'ai toujours nourri le désir secret de sauter Laure, Suzanne et les mômes. Et qu'il est urgentissime que je consulte un psychiatre.

Elle m'y a traîné une fois, elle ne m'aura pas deux !

Je reformule autrement ma question.

– Tu n'arrives pas à dormir ?

– Non, il est plus de deux heures et je n'ai pas fermé l'œil !

Avec un ton comme si j'en étais responsable.

– Tu ne veux pas prendre un somnifère ?

C'est juste une proposition.

– Ça t'arrangerait bien !

– Pourquoi me dis-tu ça ?

Je la trouve vraiment bizarre.

– Tu sais très bien ce que je veux dire !

– Non, je ne vois pas...

– Ça te laisse le champ libre !

Je n'ai vraiment pas de chance. Je sors d'un cauchemar immonde pour me trouver avec Carole qui me tombe dessus à bras raccourcis, sans la moindre raison.

Elle vire parano, c'est pas vrai. Si ça continue, c'est elle qui va avoir besoin d'un psy. Et un bon !

Tiens, celui chez qui elle m'avait traîné avant que je ne commence l'écriture de ce scénario. Tout ça parce qu'elle s'inquiétait de mes crises de somnambulisme. Alors que j'en ai toujours fait !

Bon, d'accord. Elles peuvent être spectaculaires, je le reconnais. Ces derniers temps, elles ont eu tendance à être plus longues. Il paraît que j'ai pu disparaître une ou deux heures en pleine campagne. Enfin, c'est ce qu'elle a prétendu devant le psy. Et elle a beau jeu car, moi, je ne me souviens de rien.

De toute façon, depuis que je lui colle des somnifères dans sa tisane du soir, elle n'a plus d'inquiétude à avoir quand je somnambulise. Elle roupille.

– Écoute, ma chérie, essaie de dormir.

– Je n'y parviens pas.

– Prends exemple sur Mathias. Il ronfle comme un bienheureux !

– Oui, mais tout à l'heure, il a grogné.

– Il rêvait peut-être.

– Je suis inquiète.

– Tu ne vas pas recommencer ! Les meurtriers ont été abattus. Par qui, pourquoi, on n'en saura jamais rien. Mais ils sont morts.

– Nous ne sommes pas en sécurité.

Non, mais quelle idée ! En plus avec ce chien ici.

– Écoute, Carole, il y a le chien et nous avons le téléphone. Si jamais – je dis bien si jamais, car c'est d'une improbabilité totale –, si jamais quelque chose nous semblait étrange, eh bien, il suffit d'appeler la gendarmerie. Et, crois-moi, personne ne tenterait de pénétrer ici avec la présence d'un berger allemand...

– T'es sûr d'avoir bien fermé la porte à clé ?

– Mais, c'est toi qui l'as fermée...

– Non. Je n'y ai pas touché et tu m'as dit que tu l'avais fait.

– Ne t'énerve pas, ma chérie, je vais aller vérifier.

C'est pas possible, elle a dû être traumatisée dans son enfance pour avoir de telles lubies.

Et le chien qui se met à grogner. Manquait plus que ça. Il va inquiéter Carole.

– Mais arrête, couillon, c'est moi... Allez, accompagne-moi jusqu'à la porte. Gentil le chien... Mais arrête de grogner, connard...

17

- Elle est fermée, la porte ?
- Oui, ma chérie. J’avais dû la fermer.
- Mais pourquoi il grogne, le chien ?
- Comment veux-tu que je le sache ! C’est un chien de garde et il doit être sensible aux bruits de la nuit. Et puis il doit pas être habitué à monter sa garde à l’intérieur. Je crois que je vais le faire sortir.
- Tu crois que c’est une bonne idée ?
- Au moins, on pourra fermer l’œil. Il est près de trois heures du matin et je voudrais bien dormir un peu.
- Mais laisse la lumière extérieure allumée.
- Lorsque j’ai ouvert la porte, le clebs a filé comme une flèche en aboyant.
- J’ai vite refermé en frissonnant. Les putains d’angoisses de Carole deviennent contagieuses.
- Viens te coucher !
- J’arrive.
- Tu ne trouves pas qu’il aboie bizarrement ?

- Sûrement après un chat ou un lapin, ma chérie.
- Tu as entendu ce drôle de couinement ?
- Il a dû attraper la bestiole qui l'énervait.
- Mathias n'aboie plus...
- Pardi ! il est occupé à la bouffer.
- C'est horrible !
- C'est la nature, ma chérie.

Je me sens une patience infinie comme si j'avais affaire à une môme. Ça ne me ressemble pas. Peut-être que je ferais un bon père...

– Si c'était un chat, on l'aurait entendu miauler ou cracher...

- C'était donc un lapin, ma chérie.
- Ah ! Mais t'es sûr qu'un lapin ça ne crie pas ?

– Non, ça doit couiner et, justement, on a entendu un couinement. Donc, c'était un lapin !

– Comment tu peux être sûr que ça couine, un lapin ?

– Mais, bordel ! tu vas encore m'emmerder longtemps comme ça ?

Je ne suis pas fait pour avoir des mômes, tout compte fait. Ou pas avec Carole car ils risquent d'être aussi chiants qu'elle. Ils naîtraient avec plein de trucs compulsifs.

– Mon pauvre Fabien, tu n'es vraiment pas psychologue. Tu n'as aucune patience et il ne faut surtout pas s'attendre au moindre réconfort de ta part...

– Je suis écrivain et scénariste, pas psychologue !

– Comment peux-tu prétendre être écrivain et scénariste si tu ne possèdes aucun sens de la psychologie la plus élémentaire ?

– Mes personnages en ont !

– Si c'est toi qui le dis !

– Enlève ton genou, tu prends toute la place !

Fermer les yeux, inspirer-expirer posément, lentement, faire un grand vide intérieur, ne plus rien voir ne plus rien entendre, redevenir un fœtus, flotter jusqu'au sommeil...

– Fabien, on n'entend plus Mathias ?

– Il digère et il dort, lui !

– Fabien, je suis inquiète pour Mathias.

– Je te dis qu'il dort !

– Ne te fâche pas, Fabien, mais je serais plus rassurée si tu le faisais rentrer pour dormir avec nous.

Se taire. Faire celui qui dort.

– Fabien, s'il te plaît, mon chéri...

Je ne céderai pas.

– Je t'en supplie, mon chéri, après je te laisserai dormir, je te foutrai la paix, je te le jure !

Je ne cède pas, mais c'est la seule chose à faire si je veux pouvoir dormir quelques heures. Et si le chien se remet à grogner et que Carole m'emmerde à nouveau, je l'étrangle ! Carole, pas le chien, bien sûr.

– J'y vais !

– Merci, mon doudou...

C'est bizarre, je croyais avoir fermé la porte à clé...

18

Le vieux Morjol nous a fait toute une comédie parce que son chien avait disparu. Comme si on n'avait pas d'autres soucis en tête avec tous ces morts qu'on allait enterrer.

– Il est parti courir et il finira bien par revenir, je vous dis.

– Non, il lui est arrivé malheur.

Comme il est breton, il n'a pas voulu en démordre et il nous a jeté un drôle de regard quand nous nous sommes tirés de là.

Que d'histoires pour un clebs, quand j'y repense, eu égard à ces sept cercueils serrés l'un contre l'autre dans la salle des fêtes de Caorches-Saint-Nicolas transformée en chapelle ardente.

La salle est si petite qu'on doit faire la queue dehors avant de pouvoir se recueillir. Une fois dedans, on s'attend au pire. Mais, s'il n'y avait pas les pleurs des femmes, on aurait juste l'impression de visiter une menuiserie. C'est peut-être à cause de l'aspect bois brut des cercueils. Ou des

fleurs blanches qui jonchent le sol tels des copeaux. Une drôle d'idée.

Et il faut attendre que tout le monde y passe avant de les déménager de là pour les porter en terre.

Il n'est que dix heures, on n'en aura jamais fini avant midi et je n'ai pas que ça à faire.

Je dois aller porter mon ordinateur à dépanner. Il n'a toujours pas voulu redémarrer et j'ai tout mon scénar dessus.

Quand j'ai dit ça à Duchaut en l'appelant au téléphone hier dès notre retour chez nous, il a hurlé. Comme si c'était de ma faute.

– Répète-moi que tu n'as pas fait de sauvegarde !

– Ben non, puisque je te l'avais envoyé en pièce jointe avec mon dernier mail...

Le problème, c'est que son ordi à Duchaut a également bogué. Peu de temps après la réception de mon dernier mail. Fusillé, paraît-il. Et il m'en accuse ! Mon courrier devait être vérolé, qu'il a prétendu.

– T'avais au moins un antivirus sur ton portable, rassure-moi ?

– Ben oui...

Il m'a rappelé le soir même. Toujours aussi furax. Pour m'accuser de nouveau.

– Je me suis renseigné auprès d'un pote (j'ai traduit « copine », car, à part moi, il n'a pas de réel pote et je le soupçonne même de m'employer comme caution, pour qu'il y ait au moins un hétéro sur ses génériques) qui s'y connaît. C'est peut-être à cause de la nature de tes derniers mails où tu délirais sur un service ultrasecret qui éliminerait les pourritures. Il paraît que les *vrais* (il a insisté comme s'il cherchait à me blesser) services de sécurité ont des logiciels

qui permet de repérer sur la Toile les messages à teneur suspecte, et tes délires ont dû leur paraître suspects. Alors, d'après mon pote (ma « copine ») qui s'y connaît, ils nous auraient « éteints » et seraient sûrement en train d'enquêter sur nous. Si c'est le cas, mon petit Fabien, tu nous as mis dans la merde !

– Mais on n'a rien à se reprocher..., j'ai protesté.

Il a ricané dans les aigus et à raccrocher. Lui et ses « potes », je les savais susceptibles et légèrement paranos, mais, à ce point, c'est pas possible. Comme si les homos devaient encore se cacher des services de police de nos jours !

En attendant, s'il y en un « dans la merde », c'est bien moi. Un scénario aussi fouillé et pointu, ça ne se trouve pas sous les sabots d'un cheval. Ça ne se récrit pas mot pour mot et scène par scène d'un coup de baguette magique. Et ce ne sera jamais tout à fait le même.

Pourvu que je l'aie encore suffisamment en tête !

19

Claude, il n'a pas dû tomber sur un aussi bon dépanneur que le mien.

Mon ordinateur, il a redémarré impec avec le réparateur que j'ai trouvé à Bernay. J'ai cru à un miracle. Mais j'ai vite déchanté. Le fichier de mon scénario a totalement disparu. Malgré toutes les tentatives, il reste introuvable.

– Vous êtes sûr de ne pas l'avoir supprimé en faisant une mauvaise manipulation ?

Il me prend pour un taré, ou quoi ?

– Ne le prenez pas mal, mais ça arrive plus souvent qu'on ne le croit, vous savez.

J'ai eu un espoir. J'avais joint mon scénario à mon dernier courrier électronique. Il se trouvait donc dans les « éléments envoyés » en pièce jointe. Je pouvais le récupérer. J'étais sauvé.

– Vous pouvez ouvrir mon courrier ?

– Oui, bien sûr.

J'ai fermé les yeux pour conjurer le mauvais sort.

– Regardez, vos messages sont là.

J'ai regardé. Ils étaient tous là sauf ceux de ce maudit jour. Samedi.

– Je suis désolé pour vous. Vous êtes peut-être tombé sur quelqu'un qui vous veut du mal et est parvenu à prendre la main sur votre ordi.

Il n'allait pas s'y mettre, lui aussi ! Je sais faire la différence entre la réalité et la fiction et on ne m'a jamais fait prendre des vessies pour des lanternes. Sauf, c'est vrai, quand je cède devant la mauvaise foi de Carole, mais c'est pour avoir la paix.

20

Je suis paumé. En plus, j'ai eu le malheur – mais il fallait que je puisse en parler avec quelqu'un et, si je ne peux même plus me confier à elle, je me demande bien ce qu'on fait encore ensemble – de parler à Carole des divagations de Claude et de mon dépanneur.

Ça l'a repris sur-le-champ.

– Les assassins courent toujours...

Je la croyais guérie, pourtant, avec les obsèques.

J'ai l'impression que je ne m'en sortirai jamais et que je suis coincé de tous côtés.

Ce n'est pas dans de telles conditions que je vais pouvoir me concentrer et ré-accoucher de mon scénario. Pourtant, il faut que je m'accroche, sinon Duchaut ne me filera plus de commandes.

On est mercredi. Si je travaille avec acharnement, je peux avoir terminé samedi ou dimanche. Je fais un tirage et je le lui poste en Colissimo suivi.

C'est un challenge, mais je peux le tenir. Je me connais. Je suis le meilleur.

Je vais d'ailleurs appeler Claude pour lui annoncer la bonne nouvelle et raccrocher les wagons par la même occasion.

– De quoi tu me parles ?

Il doit m'en vouloir encore.

– Ben, je suis en train de t'expliquer que le scénar, c'est dans la poche. Je vais le repisser et tu l'auras en main propre mercredi ou jeudi prochain au plus tard.

– C'est pas la peine.

– Quoi ?

– Oublie-le. C'est abandonné.

Claude n'a jamais été aussi sec avec moi. Sous le choc, je ne sais plus quoi dire.

De toute façon, il a raccroché, l'enfoiré.

Mais je ne suis pas du genre à rester longtemps abattu.

Je ne vais quand même pas me faire niquer par une tantouze ! Mon scénar, je vais le repondre, il sera encore meilleur et y'a pas que le « grand » Claude Duchaut sur le marché.

Il peut aller se torcher, oui !

21

– Vous pouvez dire à Claude que j’ai fini le scénario en cours comme convenu. On est samedi, je rejette un œil, je fais un tirage sur la lancée et je le lui poste sans faute lundi matin. D’accord ?

– Je transmettrai à M. Claude Duchaut.

L’humiliation ! Il est soi-disant occupé et son secrétaire, la « grande Sophie », m’a demande de lui laisser le message...

– Chérie, tu te rends compte, Claude ne m’a pas pris au téléphone ?

– Les assassins courent toujours...

J’avais oublié, c’est vrai. Comme quoi on s’habitue à tout.

J’ai affaire à une dingue et à un ingrat en même temps. Heureusement que j’ai foi en mon pouvoir créateur !

– ... ils frapperont encore ce week-end. Nous sommes maudits !

Ça c'est nouveau. Elle me fait dans l'apocalyptique à présent.

Ma pauvre Carole, si tu ne te reprends pas...

Je préfère ne pas y penser. Je ne vois pas comment je pourrais m'organiser seul dans le quotidien. On ne peut pas à la fois assurer la logistique et mener une œuvre à son terme. Chacun sa fonction et à chacune sa grandeur.

– Au lieu de dire des conneries, ma pauvre Carole, tu pourrais faire un brin de ménage. Tu te laisses aller et, depuis lundi, tu es totalement apathique. Remue-toi un peu, quand même !

– Les assassins sont parmi nous...

– De plus, je te signale que nous avons épuisé toutes les réserves de surgelés et qu'il ne reste qu'un paquet de riz et des biscottes.

– ... tous les malfaisants disparaîtront un à un...

– Je ne voudrais pas insister, mais je te rappelle également que ça fait presque quinze jours que tu ne t'es pas occupée de mon secrétariat et que tu es rémunérée pour.

– ... nous allons périr nous aussi car nous sommes maudits...

Elle me fout les jetons. J'ai abattu un tel travail en si peu de temps que je ne me suis pas aperçu qu'elle avait totalement disjoncté.

Je ne me vois pas passer le week-end avec un tel oiseau sur les bras. Je crois qu'il est préférable, pour son bien, que j'appelle un médecin. Il faut absolument qu'elle soit hospitalisée au plus tôt.

Ça me fait de la peine. Je crois que j'irai dîner en ville après. Je n'aurai pas le courage de manger seul ici ce soir.

– Je vais appeler un médecin, chérie. C'est mon devoir d'assistance.

– Les assassins courent toujours...

– Allô ! allô !

Elle n'aurait quand même pas débranché le téléphone ?

Je ferais peut-être mieux d'appeler l'hôpital de Bernay directement et d'expliquer son cas.

Putain de tonalité ! Mais où est-ce qu'elle a planqué mon portable ?

Et puis, merde ! Je l'emmène moi-même aux urgences et ils seront bien obligés de s'en occuper.

– Chérie, s'il te plaît, tu t'habilles et on va aller faire des courses en ville...

– ... les assassins...

Pourquoi l'habiller, après tout ? Ils doivent bien être habitués à voir arriver des gens en chemise de nuit... Elle est peut-être un peu courte et transparente.

– Chérie, tu veux bien mettre un slip ?

– ... tous crever...

– Où est-ce que tu ranges tes slips ?

– ... les malfaisants...

J'en ai les mains qui tremblent d'énervement. Je suis vraiment à bout. Il faut accélérer le mouvement. Fermer la maison. Trouver un châle.

– Non, chérie, ce n'est pas la peine de mettre un chapeau pour sortir.

Et puis merde, qu'elle mette son chapeau si elle veut.

22

J'ai eu un mal fou à faire admettre Carole aux urgences. C'est presque moi qu'on regardait comme un dingue, le comble !

Faut dire que Carole a fait preuve de mauvaise volonté. Elle se contentait de sourire bêatement alors que je m'épuisais à les convaincre qu'elle était gravement dingue. La preuve ses litanies incohérentes – « les assassins courent toujours... » – et son apathie.

Mais elle ne disait plus rien et tous les tests de réflexe et de je ne sais quoi étaient négatifs.

– Votre femme n'est pas folle, a osé me dire l'interne !

– Apparemment, que je me suis énervé. On voit bien que vous ne vivez pas avec elle ! Et voyez-la, elle a refusé de s'habiller...

Il m'a regardé bizarrement et a finalement accepté de la garder en observation pour le week-end.

– Pas plus ! Vous ne l'internez pas ?

– Nous verrons, a-t-il fait évasif.

Manifestement, peut-être parce qu'il s'est rendu compte que j'étais à bout de nerfs, il ne semblait pas vouloir me contrarier.

– Rentrez chez vous et reposez-vous. Nous la garderons ici pour son bien jusqu'à lundi.

Comme si je menaçais sa santé en quoi que ce soit.

Mais je ne me suis pas démonté pour autant. Je lui ai démontré le contraire.

– Écoutez, docteur, elle m'a mis dans un tel état de nerfs que j'en suis arrivé à rêver que j'avais assassiné mes voisins et violé femmes et enfants. Vous vous rendez compte ?

– Je vois. Je vais vous donner des cachets pour que vous puissiez dormir tranquillement ce week-end.

J'en suis sorti tellement contrarié que je n'avais plus envie d'aller dîner au restau. C'est dire !

23

J'aurais peut-être dû attendre d'être rentré pour prendre les cachets. Mais ça met tellement de temps à faire de l'effet sur Carole, ces trucs-là, que je me suis dit qu'étant donné que c'était la première fois que j'en ingurgitais il valait mieux les prendre en avance.

Je vois de plus en plus trouble et j'ai même l'impression d'avoir des hallucinations.

Avec des trucs comme ça sur le marché, remboursés en plus par la Sécu, c'est à se demander pourquoi les jeunes ils claquent leur pognon pour leurs saloperies.

Quand j'ai failli louper l'entrée du chemin et rentrer dans le poteau téléphonique, je me suis dit que c'était peut-être parce que leurs saloperies à eux, eh bien, elles étaient moins dangereuses. J'en ai d'ailleurs été intimement convaincu lorsque je suis descendu de voiture et que j'ai buté dans mon allée contre une forme indistincte.

Dans le noir, ça ressemblait à un ballon, mais j'ai quand même senti à la résistance que c'était pas pareil.

Et il y en avait une nettement plus grosse à quelques mètres.

Je me suis baissé pour ramasser et j'ai su immédiatement.

J'avais pas besoin de regarder.

La tête de Mathias, le chien.

24

– Non, chère madame, il serait malhonnête de notre part de vous donner de faux espoirs.

– Ce sera long ?

– Très long, madame Duguenot, très long, malheureusement.

– Mon pauvre Fabien...

– Ne pleurez pas, madame, je vous en prie. Vous allez avoir besoin de toutes vos forces si vous tenez vraiment à le voir...

– J’y tiens, docteur !

– Votre mari a subi un énorme choc et, d’après ce que j’ai cru comprendre, il était sous une intense pression avec l’écriture de son scénario. Scénario qui, en l’espèce, demeure introuvable et qu’il n’a peut-être jamais écrit.

– Pourtant...

– Ah ! je sais, madame, admettre que votre mari soit devenu un affabulateur, un mythomane, n’est guère facile et doit vous être douloureux.

– Snif !

– M. Claude Duchaut a eu l'amabilité, malgré toutes ses occupations, de se mettre en rapport avec moi. Il m'a certifié – vous m'entendez, madame ? –, il m'a certifié sur son honneur professionnel qu'il n'avait pas commandé de scénario à votre mari depuis trois mois. Je vous laisse en tirer les conclusions...

– Pourra-t-il...

– Je vous coupe tout de suite, madame. Votre mari ne pourra plus jamais écrire. Même s'il sortait de son délire, les séquelles seraient trop importantes. Il est actuellement submergé par une culpabilité autodestructrice. Il ne cesse de décrire – avec précision, je dois dire, ce qui est troublant – les meurtres et les viols qu'ont subis vos voisins et leurs enfants, tantôt en s'en accusant, tantôt en accusant un service secret. Il déambule en récitant : « Les assassins courent toujours... ils vont encore frapper » et autres inepties. Non, vraiment, madame, son cas est gravissime. Il nous est même malaisé de le classer. Mais, vous-même, chère madame, comment vous sentez-vous après toutes ces épreuves que vous avez surmontées, je dois dire, avec un rare stoïcisme ?

– Oh ! beaucoup mieux depuis que je suis revenue vivre à Paris. Je ne supportais vraiment pas la campagne.

– Je vous comprends. Moi-même, campagne ne rime qu'avec golf. Mais désirez-vous toujours voir votre mari ?

– S'il vous plaît, docteur.

– Je vous aurais prévenue !

25

Carole Duguenot ne put retenir un cri de surprise et d'effroi.

Son mari, vêtu d'un jogging vert olive, était assis en tailleur entre son lit et un carton servant de berceau à deux poupons en celluloïd.

Sur ses genoux, un berger allemand en peluche qu'il berçait dans ses bras tout en chantonnant une berceuse à l'intention des poupons.

– Mathias – le gentil chien-chien – protège les gentilles filles contre les méchants assassins – les méchants assassins qui courent toujours...

Carole Duguenot s'avança de deux pas vers son mari et se pencha.

Elle eut un haut-le-corps.

Les deux poupons étaient démembrés.

– Fabien, mon chéri...

Son mari, qui avait semblé ignorer sa présence jusque-là, leva brusquement son regard vers elle.

– Grrrrr..., fit-il en agitant, menaçant, le chien en peluche.

– Venez, madame, je vous prie, dit le psychiatre en la prenant par le bras. Quand il grogne comme ça, il lui arrive d'essayer de mordre.

Carole Duguenot quitta la pièce en s'essuyant les yeux avec un mouchoir en papier.

– Docteur, dit-elle en reniflant et en rangeant le Kleenex dans le poignet de son chemisier, je vous remercie de tout ce que vous faites pour lui.

Carole Duguenot ne revint jamais voir son mari.
Elle avait eu vraiment trop de mal à s'en débarrasser.

« *Le sanglot de Satan dans l'ombre continue.* »
Hugo, Victor.